

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Éloge de l'enseignement chrétien
 Les saintes lettres et la culture de l'esprit
 La littérature flamande
 Question de mots
 Profils de rechange : M. Pierre Laval
 Les journées d'étude de Juvisy
 Carnet de vacances

Henri GOFFINET
 Paul CAZIN
 Julien KUYPERS
 Jean VALSCHAERTS
 Georges SUAREZ
 Edgar DE BRUYNE
 Fernand DESONAY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le II^e Congrès international de l'Enseignement secondaire catholique, Mgr J. Schyngens.

Eloge de l'enseignement chrétien ⁽¹⁾

Il est assurément téméraire de ma part de venir parler de l'enseignement chrétien devant vous, qui lui avez consacré le meilleur de votre dévouement. Que puis-je vous apprendre sur un sujet où j'aurais tant à apprendre de vous? Mais tel n'est pas mon dessein. Et pour celui que j'ai formé, de vanter la grandeur et la fécondité de votre œuvre, je ne suis peut-être, le considérant du dehors, que mieux placé pour en apercevoir de loin le majestueux ensemble; et surtout pour dire, en toute liberté, l'admiration et la reconnaissance qu'il convient de vouer à ceux qui, comme vous, s'y dévouent de tout leur cœur.

Qui doute parmi nous de la puissance et de l'action sociale de l'enseignement? Cette puissance est la plus éclatante manifestation de la vertu de la parole humaine. Je sais bien qu'on a coutume d'opposer la stérilité de la parole à la fécondité de l'action. C'est, à bon droit, quand la parole est un vain bruit. Mais la parole substantielle est de sa nature agissante et féconde. Les grands hommes d'action ne l'ont jamais méprisée. Ne pensons pas que les grands capitaines ou les hommes d'Etat puissent jamais se passer de son concours. La parole est pour eux, comme pour les tribuns, le seul moyen de transformer en réalisations matérielles ou sociales la lumière et la force intérieures qui les animent. La parole du chef suscite, unit, coordonne les efforts de tous, les fait converger vers un même but, qui est au-dessus des atteintes de l'individu. La lucidité de ses instructions, la confiance communicative manifestée dans ses entretiens éclairent les esprits, enflamment les courages; et le magnétisme rayonnant de la personne, et surtout de la parole d'un grand homme, commande la confiance et la foi dans la supériorité de ses desseins, enchaînant ainsi les dévouements et les collaborations fécondes.

Ne réduisons donc pas la vertu de la parole à la puissance oratoire, qui n'en est qu'un aspect; et moins encore à la creuse rhétorique, qui en est la parodie. La parole, c'est l'expression de la pensée, c'est le cri du cœur, c'est la transmission de la lumière et de l'énergie. C'est là sa noblesse et son incomparable mission dans la société.

Considérez maintenant, si la parole est si puissante dans le domaine de l'action, où elle n'agit qu'indirectement, quelle ne sera pas sa vertu dans le domaine de l'idée, où elle pénètre de plain-pied, en maîtresse; où elle est chez elle, puisqu'elle est l'idée même, à laquelle on a donné des ailes. Oui, c'est alors qu'elle exerce pleinement son vrai pouvoir, la seule domination proprement dite, celle de l'esprit. Car l'esprit seul est vraiment dominateur. Seul, il contraint l'homme dans ses hautes puissances. Ni la force, ni l'argent n'ont le même pouvoir. Ils nous frappent et nous prennent par nos faibles. Domination corruptrice ou dégradante, qui ne livre que des proies avilies, gardant encore malgré tout intangible ce qu'il y a de meilleur en elles: leur pensée, leur conscience qui proteste, leur bon vouloir qui se refuse. L'esprit seul commande, parce qu'on s'avilit en lui résistant, tandis qu'on s'honore et qu'on se grandit quand on résiste à la tyrannie de la force ou à la séduction de la richesse.

Exalter le pouvoir de la parole et celui de l'esprit, Messieurs, c'est exalter le vôtre. Il n'y a pas de domination de l'esprit plus complète que celle du maître sur son jeune disciple. Quel n'est pas le prestige de votre parole sur ces esprits d'adolescents, qui aspirent de toute la force d'un des meilleurs besoins de leur âme à la connaissance de la vérité; qui tout pleins de cette confiance, qui est si touchante et si belle en eux, ne doutent jamais que cette vérité sorte toute pure des lèvres de leur maître!

Votre emprise se fait sentir à l'âge où la pensée prend son pli, où les passions s'éveillent, mais où l'idéal aussi se lève dans les cœurs. Elle oriente la vie tout entière de vos élèves; elle trace pour ainsi dire les axes de leur pensée future. Non, ce ne sont pas les hautes sciences spéciales qui orientent la pensée d'un homme. Ce sont les premiers principes moraux, c'est l'idéal sous toutes les formes dont il s'est imprégné dans son adolescence. Avec cet idéal, vous lui communiquez l'essentiel et les fondements de la tradition spirituelle, sans laquelle il n'y a pas de civilisation possible. Ainsi une fois de plus la tradition et la civilisation après elle se montrent suspendues à la parole humaine, transmise de bouche à oreille, ou fixée par l'écriture.

Mais je m'empresse d'ajouter ce que vous savez mieux que moi: c'est que l'humanité vit surtout d'une parole, celle du seul maître

(1) Discours prononcé à La Haye le 31 juillet 1933, à l'assemblée générale d'ouverture du II^e Congrès International de l'Enseignement secondaire catholique.

que puissent reconnaître toutes les nations et tous les siècles; celui qu'on ne devrait nommer qu'en fléchissant les genoux : Jésus-Christ, le Sauveur du monde. Si sa parole cessait de retentir et d'être transmise, la vie supérieure de l'humanité manquerait de souffle, ses palpitations s'arrêteraient, son cœur aurait cessé de battre. Et que faites-vous par l'enseignement chrétien, Messieurs, sinon transmettre, faire retentir, imprimer plus fortement dans les âmes la parole de Jésus-Christ?

Oh! ne repoussez pas ces éloges. Ne me dites pas que vous n'enseigniez que les rudiments de la science humaine de la grammaire et des belles-lettres. Ne me dites pas cela, car je vous répondrais que la vérité et j'ajouterais, quand on la considère en soi, la beauté sont l'une et l'autre nécessairement chrétiennes et catholiques. Non pas seulement par cette raison négative que la vérité ne peut se contredire elle-même, ni la beauté contrarier la beauté, mais parce que le Christ, Verbe de Dieu, est la source de toute vérité, son suprême aboutissement et sa plus haute lumière; parce que le Christ, splendeur de la création, est la beauté suprême et totale, dont toutes les autres — beautés de la nature ou chefs-d'œuvre de l'art — ne sont que de fragmentaires et pâles esquisses, timides aspirations vers ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Dieu, qui est la personne du Christ.

Non, il n'est pas vrai qu'il y ait des vérités séparées des autres. Si elles nous paraissent ainsi, c'est mutilées par l'abstraction, conçues dans l'infirmité de notre esprit. Une seule vérité, de quel ordre qu'elle soit, est en rapport avec toutes les autres et devrait suffire à les faire proclamer toutes. Remontant de rapport en rapport, et de cause en cause, suivant le rayon qui l'illumine, on parviendrait jusqu'au centre de la lumière; de la lumière qui, se déployant en tous sens, se projette jusqu'à l'infini; qui, redescendant sur toutes choses, pénètre jusqu'au fond tout ce qui est en ce monde. Non, la vérité ne s'isole pas sans se mutiler, ni ne s'environne de ténèbres sans s'obscurcir. Toute vérité est fille de la lumière et baignée dans l'océan sans bornes de l'esprit.

Et c'est pourquoi, Messieurs, il nous paraît si clair à nous, qu'à toute science, quelle qu'elle soit, il manque quelque chose, il manque la lumière d'En-Haut, si elle n'est, au moins implicitement, rattachée à la vérité catholique; c'est-à-dire à la parole intégrale du Christ, à la connaissance de sa personne adorable. Toutes les vérités sont solidaires. Mais toutes rayonnent d'un même centre, et convergent vers Celui qui s'est nommé lui-même à Pilate « la Vérité », et qui depuis vingt siècles en fait luire sur les peuples la lumière, rayonnant de ses enseignements, de ses blessures et de sa croix.

N'est-ce donc pas, Messieurs, cette primauté, cette royauté de la lumière chrétienne qui est l'âme de votre enseignement? N'est-il pas vrai que vous apprenez avant tout à vos élèves que tout dépend du Christ; que tout converge vers Lui; que toute vérité l'affirme et la glorifie; qu'Il est le maître des intelligences aussi bien que des cœurs; et que s'Il remplit les âmes, Il transfigure aussi le paysage entier des connaissances humaines, comme un rayon de soleil fait paraître la joie sur la terre et lever la beauté sur la nature?...

Oh! Messieurs, vous faites mieux encore que de développer ces considérations devant des adolescents, dont peut-être elles dépasseraient la portée. Vous les en imprégnez sans effort, irrésistiblement, en plaçant tous vos travaux et les leurs sous le signe de la Croix et sous l'égide de la prière; et puis aussi par le prestige et l'exemple de votre personne, professant ouvertement cette Foi, qui domine visiblement et toujours vos pensées.

C'est, je crois, le protestant Guizot qui a dit ce mot, plus vrai peut-être dans le domaine de l'enseignement que dans tout autre : « La Religion n'est rien, si elle n'est pas tout. » Disons, si vous voulez : «... si elle ne domine pas tout. » Et c'est pourquoi, sans mépriser

le remède à l'enseignement neutre que constitue l'adjonction d'un cours de religion, nous répéterons sans cesse, après le Saint-Père, que le seul enseignement — d'ordre général — dominé par l'esprit religieux peut donner pleine satisfaction aux exigences de la conscience catholique.

* * *

Votre puissance est grande, Messieurs, sur l'esprit des générations qui vous sont confiées. Elle est surtout durable et féconde. Vous déposez dans le cours du fleuve du Temps le destin de l'avenir. Le fleuve marche toujours. Il entraîne avec lui ce que vous lui avez confié vers des destinées inconnues.

Le Temps! Il y a des siècles que les philosophes ont creusé son problème, sans jamais en atteindre le fond. De nos jours, ni M. Bergson, ni M. Einstein, pour admirables que soient leurs travaux, ne sont parvenus plus que les autres à pénétrer son mystère. Je crois qu'il faudrait, pour y réussir, descendre dans les entrailles de la création.

Considérons cependant de nos faibles yeux ce mystère : cet immense et continuel réseau d'actions et de réactions, de tous les êtres de l'univers. Ce qui nous apparaît alors essentiel, irréductible, c'est le rapport spécifique d'antériorité de la cause par rapport à l'effet, de l'action par rapport à la réaction. Oui, le temps, c'est avant tout pour nous, c'est peut-être essentiellement, un principe d'ordre et de hiérarchie; irréductible à tout autre, spécifique, incompréhensible; mais voulu, semble-t-il, par la Providence, pour multiplier à l'infini les relations des êtres; pour donner empire à la création sur elle-même; pour lui permettre de s'engendrer elle-même et successivement dans le temps, à l'imitation peut-être de la génération divine dans l'éternité. Mais la création, mélange d'être et de néant, meurt à chaque instant en se donnant la vie. Il n'appartient qu'à l'Être éternel de s'engendrer éternellement Lui-même, sans rien restituer au néant, sans rien devoir à l'empire de la mort, sans laisser derrière lui le sillage du passé.

Mais nous, pauvres sujets de la mort, le passé nous suit et nous domine. Et nous, que pouvons-nous sur lui? Le réparer, dites-vous? Détruire son œuvre? O présomption! Nous le reconnaissons encore, en nous retournant contre lui; et loin de l'anéantir en soi, nous confessons ainsi que son empire lui a survécu jusque là.

Non, nous ne pouvons rien sur lui.

Le juger, direz-vous? Mais le jugement est vain s'il n'est pas conforme à l'action jugée. Tout acte commande et porte en soi son propre jugement. « Je suis ce que je suis », répondait superbement Shakespeare, pour toute défense, à je ne sais quelle accusation. Ni le juge, ni l'historien ne sont libres : ils sont soumis au fait à juger.

Et vous, Messieurs, vous savez mieux que personne que le passé est un roc inébranlable, et vous vous appuyez sur lui. Mais vous savez aussi qu'il est une mine inépuisable de leçons. Nul mieux que vous ne réussit à en exploiter les richesses, pour en tirer de nouvelles sources d'énergie.

Vous êtes les maîtres d'aujourd'hui. Or, autant le présent est dominé par le passé, autant et par la même raison il commande l'avenir, qui ne peut rien sur lui. Et par là, quelle puissance est remise en nos mains!

Considérons, Messieurs, la plus claire, la plus saisissante, la plus naturelle manifestation de cette puissance; elle est visible à tous les yeux : c'est l'action de la paternité. De même que notre existence à nous dépend de celle de chacun des innombrables aïeux dont nous tenons le jour depuis le commencement du monde, puisque sans un seul d'entre eux nous ne serions jamais nés, de même, à tout père de famille d'aujourd'hui, on peut prédire, à la seule condition que sa descendance prenne racine, qu'il sera, comme un nouvel Abraham, le père d'un peuple immense! Est-ce que l'un

quelconque des innombrables ancêtres d'un Alexandre ou d'un Charlemagne n'a pas, indirectement, lui aussi, transformé le monde? Considération de nature à rabattre singulièrement l'orgueil des grands hommes, mais à exalter le nôtre! à nous qui, par la paternité continuée à travers les âges, laisserons aussi de notre passage sur la terre une trace profonde, et qui s'élargira sans cesse jusqu'à la fin des temps...

Quel n'est donc pas le bienfait de la Providence de nous avoir ainsi associé à l'œuvre créatrice, d'avoir subordonné à notre passage sur la terre les destinées de l'humanité en ce monde, et, si nous élevons plus haut le regard, celles aussi d'une partie du peuple céleste, dont nous ne pouvons même imaginer la grandeur et la gloire!

Quel honneur incomparable! Et cependant nous le savons : la paternité charnelle n'est pas le plus haut privilège, ni l'état le plus éminent que Dieu propose aux hommes. Il leur propose de monter plus haut : Il leur conseille le sacerdoce, la vie religieuse et, comme une plus grande perfection, la privation volontaire de la paternité. Déconcertant et troublant mystère! Ainsi, ceux-là qui auront suivi les conseils divins seront moins puissants que les autres sur le sort de l'humanité; ils seront privés de l'honneur de concourir à la formation du peuple céleste! Non, non, vous ne le croyez pas, vous ne pouvez pas le croire.

Où, sans doute, la paternité de chair peut engendrer des grands hommes et des saints, mais aveuglément, criminellement parfois, sans participer vraiment à leur gloire, dont elle n'est, avec une inconsciente indifférence, que la condition matérielle. Et la paternité n'est complète, méritoire, ne participe vraiment de la gloire de sa descendance que lorsque, prenant conscience de sa mission, et couronnant son œuvre, elle se fait paternité enseignante. Ainsi la paternité d'esprit vient surélever la paternité de la chair, et la dépasse infiniment.

Il semble qu'en faisant aux hommes ce don prodigieux de la paternité féconde, Dieu n'ait institué qu'une ébauche et qu'une image de la paternité par l'esprit. L'ancienne loi de la vieille Bible n'est-elle pas, dans son ensemble, la figure et l'ébauche de la loi nouvelle? Eh bien! le commandement de l'ancienne loi : « Croissez et multipliez-vous » consacre la paternité de chair. Mais le commandement de la loi nouvelle : « Allez et enseignez toutes les nations » consacre la paternité par l'esprit, la plus haute après celle de Dieu, et qui s'appelle l'enseignement chrétien.

Oh! sans doute, cette paternité spirituelle appartient avant tout à l'enseignement religieux proprement dit, à ceux qui ont mission divine de le répandre, à l'Eglise enseignante. Le sacerdoce engendre les âmes à la vie de la Grâce par les canaux des sacrements. Le sacerdoce suprême y maintient la foi, pure de compromissions et d'erreurs. La vie religieuse protège par la prière et la contemplation, plus puissantes mille fois sur nos destinées que tout pouvoir humain, la vie surnaturelle du peuple entier. Mais l'enseignement chrétien collabore à tout cela. Il complète l'action de la famille chrétienne et celle de l'Eglise enseignante, dont il relève. Et c'est pourquoi, Messieurs, votre enseignement est une véritable paternité, plus haute, plus méritoire et plus glorieuse que l'autre et qui jouit comme elle, et davantage, d'un immortel retentissement, d'une croissante influence sur l'avenir de l'humanité. Car, de même que le père n'engendre pas seulement un fils, mais un autre père, l'éducateur chrétien ne forme pas seulement un disciple, mais un autre éducateur. Comme le feu s'étend d'arbre en arbre dans une forêt pour son œuvre de mort, la lumière de l'enseignement chrétien se communique d'esprit en esprit dans un peuple et sur l'humanité pour la sauver!

Grâce au Ciel, Messieurs, quel que soit le tribut qu'elle doive payer à la mort, l'humanité est toujours vivante. Quelque longue que soit la trace qu'elle ait inscrite dans le passé, et dont elle subit l'emprise, elle est toujours puissante sur cet avenir, qu'elle tient dans ses mains.

Tout son devoir, tout le nôtre est dans le présent, mais pour servir l'avenir. Nous ne devons rien d'autre au passé, qu'une juste reconnaissance. Quoi que nous fassions, il demeure dans son immobile majesté. Mais cet avenir, sur lequel nous avons pouvoir; cet avenir qui n'existe pas encore, qui, par l'effet de la liberté est même imprévisible; cet avenir que nous n'atteignons jamais, qui toujours recule et fuit devant nous à mesure que nous marchons vers lui, c'est pour lui que nous faisons tout! Et le présent ne nous est donné que pour le sacrifier à l'avenir.

N'est-ce pas en toutes choses la fin qui importe, et par quoi l'œuvre entière est jugée? Etrange et réciproque maîtrise des temps passés et des temps futurs : les premiers l'emportent dans l'ordre de l'efficacité, les seconds dans l'ordre de la finalité. Ainsi sont rétablis l'équilibre et la symétrie; le Temps n'est plus une continuelle et progressive dégradation. Ce qu'il perd en puissance sur lui-même à mesure qu'il se déploie, il le regagne en dignité, semblable à ces vieilles races qui portent sur leurs fronts toute la noblesse accumulée par une longue suite d'aïeux. Le Temps, sorti de l'éternité, doit y retourner. A mesure qu'il s'éloigne des mains divines, dont il a reçu l'impulsion, il marche sans relâche vers le dessein final de la Providence, qui l'appelle. Il touche à Dieu et à l'infini par ses deux bouts; et son destin se déroule entre ces deux pôles de sa grandeur.

Mais notre action, à nous, n'a d'autre prise que le présent, toujours en marche, et qui nous emporte avec lui. Fil ténu, qui seul nous soutient dans l'existence; fine pointe toujours glissant en tangente à la surface du Temps, elle n'y pénètre jamais, pas plus que nous n'y pénétrons nous-mêmes; mais elle en dessine infatigablement la figure, pour l'immortelle contemplation de l'esprit.

Cependant ce présent, dans sa finesse extrême, est insaisissable. A peine nous prenons conscience d'une impression, d'une pensée, d'une volonté; à peine sont-elles formées en nous, qu'elles sont déjà du passé. Nous pensons saisir le présent, et nous ne saisissons que l'ombre qui le suit. Nos regards ne peuvent se détacher de notre sillage. Notre être précède infatigablement sur la route le sentiment que nous prenons de lui. S'il y manquait un seul instant, si notre conscience le pouvait saisir, arrêter et replier sur elle, il tomberait lui-même au rang des ombres, dans le passé, pour s'y anéantir. Nous n'avons pas conscience de vivre, mais d'avoir vécu. De l'être à sa conscience, qui comblera ce trou béant? Cet abîme où va se perdre la raison? Car, enfin, la conscience, toute tournée qu'elle soit vers le passé, fait notre vie! A quoi nous accrocher pour vivre et pour agir si le présent nous échappe?

Rassurons-nous : l'abîme sera franchi. Il le sera par le mouvement qui nous emporte, entraînant la conscience avec nous. A la pointe extrême du présent notre être touche et tranche sans cesse les eaux de l'avenir, et nous en ressentons le frémissement. Avant que la pensée soit formée, pleinement visible nous la sentons qui se forme, et qui nous appelle. Toujours quelque présence irrésistible, prolongeant la courbe de la vie, mordant sur l'avenir, coexiste en nous à la vision du passé, comme dans une phrase musicale, nous entendons déjà la note qui vient, et dont l'absence nous ferait souffrir. Notre conscience, rythmant le mouvement du temps, éclaire au-devant de nous la route où il se précipite. Elle devance l'action de notre être, le dépasse, l'enveloppe, et nous rend présents à nous-mêmes.

Ainsi, au plus intime de notre être, dont il rétablit l'équilibre, l'avenir nous soutient. Le passé s'avance, gagne toujours et recon-

vre tout; il fait sa proie de chacun de nos jours. Tout est renversé, emporté vers lui, par le souffle glacé du Temps. Mais dans la tourmente, l'avenir est une immense aspiration, qui nous tient debout.

Tout ce qui n'est pas tourné vers lui se dessèche et meurt. Nos œuvres, plus encore que nous, ne peuvent vivre qu'en vue de lui. Ah! qu'il est donc juste qu'à cet avenir dont la pensée nous soutient, dont l'appel nous fait vivre, nous marquions notre gratitude, en le faisant plus beau, en traçant dans son champ de radieuses perspectives, en le faisant plus digne des regards de Dieu!

Mais vous, sur la haute cime où vous êtes, vous en apercevez au loin toute l'étendue; vous aspirez à longs traits son air vivifiant. Quelle œuvre à l'égal de la vôtre est orientée vers l'avenir? Quels regards, plus que les vôtres, sont fixés sur cette immense terre lointaine et féconde, à laquelle le vent du soir apportera les semences de vie, qu'infatigablement vos mains répandent?

Qui dira jamais la puissance et la fécondité de vos dévouements? Vous annexe, dès à présent, à la civilisation chrétienne la terre vierge encore des temps futurs. Mais qui dira, surtout, le mérite de vos sacrifices à l'enfance?

Le cœur d'un père se sacrifie naturellement à ses enfants. Mais, Messieurs, le dévouement que vous consacrez à la postérité spirituelle que vous avez adoptée est beaucoup plus qu'une manifestation naturelle d'amour. C'est une œuvre de charité, de tous les jours et de tous les instants de votre apostolat; et la charité est ce qu'il y a de plus grand que tout. Ainsi la plus haute dignité de votre œuvre, quelles que soient sa puissance et sa fécondité merveilleuse, sa plus haute dignité n'est pas de commander, mais de servir.

Et d'ailleurs, est-ce l'attrait de la puissance? Non, c'est celui du dévouement qui soutient vos efforts. Vous-mêmes avez choisi de servir, parce qu'en servant les esprits et les âmes c'est Dieu avec son Christ et pour son amour que vous servez. Mais le reste, c'est-à-dire la puissance et l'honneur vous sera acquis par surcroît. Car vous allumez des flambeaux qu'aucune bourrasque ne pourra jamais éteindre, et vous tenez dans vos mains le fil de cette tradition, humaine et classique, mais avant tout chrétienne, qui seule peut encore sauver le monde d'une effroyable déchéance et maintenir la civilisation sur la terre.

HENRI GOFFINET.

Les Saintes Lettres et la culture de l'Esprit⁽¹⁾

Quand on me fit l'insigne honneur de me demander ce discours de distribution de prix, je pensai mélancoliquement que je n'en ai retenu aucun de tous ceux que j'ai entendus, à l'âge des jeunes gens qui m'écoutent. Je me souviens encore, par contre, du supérieur de Rimont, le regretté abbé Rigaud, remerciant, vers 1894, M. le vicaire général Gauthey, avec une verve spirituelle dont je restais ébloui. Il devait avoir un rôle plus brillant et plus facile que celui de l'orateur. Quant aux discours mêmes, il me reste à espérer qu'ils ont produit sur moi leur effet, au moment voulu, et j'en souhaite autant aujourd'hui à moi-même, comme à mon jeune et sympathique auditoire.

(1) Discours prononcé à une distribution de prix.

Invité, dans la suite, à maintes cérémonies scolaires, j'ai pu recueillir d'excellents modèles de ce genre oratoire didactique. J'ai entendu traiter les sujets les plus variés : l'humanisme, les sciences, et même l'orthographe, dans leurs rapports avec la formation intellectuelle. Je voudrais vous parler de la Sainte Ecriture comme un laïque instruit a le droit d'en parler, c'est-à-dire considérée non point en tant que dépôt de vérité divine et source d'enseignement religieux, mais en tant que monument de littérature humaine, trésor de beautés poétiques et de sentiments émouvants.

On s'étonne, de nos jours, Messieurs, qu'un humaniste connaisse les Saintes Ecritures. C'est le contraire qui devrait étonner. Nos modernes sont en cela d'une ignorance merveilleuse. Mon bon maître de Sorbonne, Emile Faguet, qui lisait tout, n'avait pas lu l'Apocalypse quand il écrivit, dans son *XVII^e Siècle*, cette belle étude sur Rabelais, dont la première page, admirable miniature sur cuivre, vaut un portrait de Holbein. Il se demandait « en quelle Révélation frère Jean des Entommeures voyait cette femme qui avait la lune sous les pieds, alors que les autres l'ont généralement en tête... ». De même, le journaliste de l'*Echo de Paris*, qui publiait, après la guerre, une série d'articles portant en épigraphe : « *Custos, quid de nocte?* » attribuait bravement cette citation au Psalmiste, alors qu'elle appartient au prophète Isaïe. A l'égard des textes sacrés, nos écrivains sont d'une désinvolture, d'un sans-gêne, dont ils rougiraient vis-à-vis du plus humble document des littératures profanes.

Vous autres, jeunes gens, vous n'avez pas à vous occuper d'exégèse et d'études bibliques; mais, grâce à votre éducation chrétienne, vous priez tous les jours sur la Bible, vous chantez des psaumes, vous lisez les Evangiles, vous répétez les formules liturgiques, pour la plupart tirées des Ecritures. Je viens vous donner un conseil d'humaniste, de lettré, de pédagogue : faites attention à ce que vous lisez, à ce que vous récitez, à ce que vous chantez. Essayez de comprendre. Offrez à Dieu, avec la tendresse de votre cœur, le vaillant effort de votre intelligence.

Le saint apôtre Paul vous dit lui-même, au chapitre XIV de sa première épître aux Corinthiens, que la pensée consciente — *mens, vos* — doit prendre part à la prière, qu'il ne faut point parler en l'air. — *in aera loquentes*, — et que mieux vaut dire cinq mots que l'on comprend que dix mille que l'on ne comprend pas.

Ce chapitre de saint Paul fournirait aussi une autorité imposante à ceux qui, discutant sur l'œuvre de Claudel ou de Valéry, préfèrent des beautés intelligibles et un lyrisme lucide. Pour mon compte personnel, je n'aime point que les oracles de la Muse soient trop ténébreux, et, comme l'Apôtre, j'aime bien savoir ce que joue la flûte ou la harpe. Mais je ne le signale qu'en passant pour montrer que la critique littéraire même peut s'appuyer parfois sur les Saintes Lettres.

Elles tenaient jadis une place d'honneur dans les programmes d'études de nos ancêtres. Le bon Gargantua n'a garde de les oublier en envoyant le sien à Pantagruel. Au XVIII^e siècle, le président d'Aguesseau, rédigeant, pour son fils, des instructions sur les études propres à former un magistrat, lui écrit : « Je ne crois pas avoir besoin de vous recommander la lecture de l'Ecriture Sainte. Je prie Dieu que vous vous y attachiez toujours avec fidélité pendant tout le cours de votre vie. » C'est que ces savants, ces humanistes, n'auraient pas osé se tenir pour humanistes et savants s'ils avaient ignoré le Livre des livres. Il leur paraissait naturel que ceux qui cultivaient les arts de la parole connussent avant tout la Parole de Dieu.

On n'a plus le temps de l'étudier aujourd'hui. Et cependant, si l'on veut garder dans son intégrité notre culture française, on ne peut la séparer du christianisme dont elle est en grande partie

l'ouvrage. A toutes les périodes de son histoire, la France a été imprégnée de l'esprit et des sentiments que l'Eglise, interprète des deux Testaments, n'a cessé de lui infuser.

Le Moyen Age ne se conçoit pas sans la foi et la vie chrétiennes. La Renaissance même n'a changé que partiellement et transitoirement le fond des âmes. Il y règne encore un humanisme qui, sans être nécessairement chrétien, tend naturellement au christianisme; une disposition d'âme, un goût de l'ordre, un amour de la beauté et de l'harmonie, qui, sans être un élément religieux, dispose l'homme aux harmonies supérieures de la vie religieuse. N'est-ce point l'*honestas* de la « sainte Antiquité » qui dicte à un Rabelais, à côté des pétulances grossières de sa verve gauloise, ce bel hymne à la chasteté des Muses? « Ainsi est vierge dite, Pallas, déesse de sagesse, tutrice des gens studieux, ainsi sont les Muses vierges, ainsi demeurent les Charites en pudicité éternelle... »

Le XVII^e siècle classique est incompréhensible pour qui ignore la religion. Même au XVIII^e siècle, trop libertin; au XIX^e, trop critique et raisonneur; au XX^e, trop matérialiste et utilitariste, l'Eglise a façonné à tel point l'âme, le cœur, l'intelligence, le caractère français, qu'on ne peut arracher, sans trahir l'humanisme, la culture chrétienne de la culture française. Ceux qui l'ont tenté, ceux qui ont voulu rompre avec la tradition auguste et bienfaisante, sont tombés, pour leur châtement, dans la rudesse, ennemie des Muses, du laïcisme primaire. Ils ont voulu supprimer le Dieu qui prête vie au petit poisson du bon La Fontaine; pour un peu ils supprimeraient, malgré sa minuscule, celui qui donne des loisirs au Mélébée de Virgile. Non seulement Rabelais, mais Voltaire lui-même se moquerait d'eux.

* * *

C'est une tradition séculaire, et d'une portée immense pour la civilisation, que l'union réalisée entre les Lettres sacrées et les Lettres profanes. Aux premiers temps du christianisme, il y eut entre elles un âpre conflit. Le chrétien soucieux de mettre dans sa vie intellectuelle et morale une entière logique se demanda raisonnablement s'il avait le droit de se complaire à la lecture des livres païens. L'intérêt du problème n'est pas si lointain, du reste. Il a suscité dans le monde moderne d'ardentes polémiques, telles que celles qui mirent aux prises, sous le Second Empire, l'abbé Gaume et Mgr Dupanloup.

Sous sa forme initiale, le problème impliquait des conséquences de la plus haute gravité historique. L'avenir de la culture gréco-latine dans la civilisation chrétienne était en jeu. A un moment donné, l'Eglise a été la maîtresse presque unique de ce legs. De même qu'aujourd'hui, remarquez-le, les disciplines antiques, le grec notamment, tendent à devenir un apanage clérical.

Rendons-nous compte de l'état d'esprit des générations chrétiennes qui vécurent en contact direct avec le paganisme, avec l'insolente fatuité de ses rhéteurs, l'obscénité de ses poètes. Il n'y a guère d'écrivains chrétiens des premiers siècles chez qui ne perce une hostilité à l'égard des diverses formes de la culture profane. Arnobe en arrive à nier toute valeur au style. Ce bon apôtre de Sainte-Beuve nous raconte malicieusement que le poète saint Paulin, après sa conversion, s'imposait des incorrections de prosodie. Mais c'est là une manière de mortification chrétienne que l'autorité ecclésiastique n'a heureusement pas consacrée, et je ne pense pas, mes jeunes amis, que vos directeurs vous la recommandent.

Cependant, grâce au profond instinct humain des premiers génies chrétiens, l'alliance ne tarda pas à se faire entre l'art et la religion, la foi et la beauté, l'humanisme antique et la vérité révélée.

Saint Jérôme nous permit de piller les « vases d'Egypte », saint Basile nous apprit à tirer profit des auteurs profanes. Lors des invasions barbares, dans la déroute des institutions, l'Eglise demeure l'unique force conservatrice de l'ancien monde. La culture païenne est reçue par elle officiellement comme servante de la théologie et auxiliaire de l'interprétation biblique. En réalité, l'art et la pensée antiques ont pénétré plus profondément le christianisme : deux grandes puissances spirituelles se sont unies, compénétrées. Et l'éminent historien des Gaules, Camille Jullian, a pu écrire de nos jours : « Si nous sommes chrétiens, s'il faut tenir à ce nom comme à une formule de salut, c'est qu'il représente, avec tout ce que les rêves galiléens ont mis dans la conscience humaine, toutes les leçons que les philosophies antiques y ont laissées; c'est que, loin de s'opposer au passé, le christianisme l'a complété et couronné. »

Jeunes gens, si vous voulez être des humanistes complets, ne négligez pas non plus les Saintes Lettres. Chaque fois que vous avez l'occasion d'approcher ce que saint Augustin appelle « la forêt des Ecritures », forêt immense qu'une vie humaine ne peut suffire à explorer, dites-vous que vous enrichissez votre bagage intellectuel, que vous touchez aux fondements mêmes de notre civilisation.

Ce n'est pas seulement au nom de la foi religieuse, nous dit le P. Charmot dans ses études sur la formation de l'intelligence, qu'il a intitulées, d'après Montaigne, « La Teste bien faite » — mais au nom du bon sens et de l'intérêt public, que nous devons réclamer pour tout jeune Français, chrétien ou non, une culture qui ne soit pas appauvrie de l'héritage d'idées et de formes légué par l'Eglise.

Des laïcs mêmes ont reconnu que l'ignorance des faits bibliques et évangéliques, dans nos écoles officielles, était un scandale de notre enseignement moderne.

Voilà quelques années, une enquête « Pour un humanisme nouveau », dirigée par M. Arbousse-Bastide, demandait si un humanisme élargi ne devait pas tenir compte de certains éléments orientaux, et en particulier hébraïques, dans la formation des esprits. Les réponses favorables furent plus nombreuses qu'on ne l'aurait cru. Le rapporteur avouait avoir rencontré « une importante majorité pour déplorer la lacune judéo-chrétienne dans notre humanisme classique. »

Il ne s'agit pas, évidemment, de faire apprendre l'hébreu à nos étudiants. La langue, la grammaire ne peuvent servir utilement qu'à des spécialistes. L'incohérent et trouble génie hébraïque ne serait pas non plus, en lui-même, un bon instrument de formation pour des esprits occidentaux qui ont été à l'école de la Grèce, cette maîtresse de logique et de clarté, dont Maritain a dit qu'elle avait reçu la révélation de la raison humaine, et qu'elle est au verbe de l'homme ce qu'Israël fut à la parole de Dieu.

Mais que de richesses les littératures profanes ne doivent-elles pas au trésor de l'Ecriture Sainte, à la splendeur de sa poésie, au pathétique de ses drames! Qui de vous ne sait, plus ou moins, le magnifique parti qu'ont su tirer de la Bible non seulement des écrivains religieux comme Bossuet et Pascal, mais des tragédiens comme Racine ou des poètes comme Lamartine et Victor Hugo? Il est même arrivé que l'écrivain chrétien, unissant l'inspiration des deux Testaments, et instruits par l'Evangile d'une « justice plus haute, » que celle des anciens scribes, a dépassé le modèle humain que lui offrait la vieille histoire. L'*Esther* de Racine, par exemple, outre la supériorité de ses beautés formelles, répond mieux aux délicates exigences de notre sens moral chrétien que le livre même d'*Esther*.

Et ces Saintes Lettres, qui foisonnent de leçons instructives, de récits touchants ou terribles, de tendres prières et d'hymnes enflammés, sont en même temps la littérature la plus humaine.

la plus accessible, la plus démocratique, dirais-je, que l'on puisse souhaiter.

En comparant les humanités et les sciences, au point de vue de leurs vertus éducatives et sociales, on a constaté que la formation scientifique élevait, entre mandarins initiés et prolétaires ignorants, des barrières plus infranchissables que la fameuse tour d'ivoire des lettrés; la science établit de telles différences entre les hommes, qu'à des degrés divers d'érudition ils ne s'entendent déjà plus; elle devient le privilège d'une aristocratie, d'une caste fermée qui détient à elle seule les secrets redoutables du monde. La littérature est autrement égalitaire. Les plus humbles esprits sont sensibles aux nobles sentiments qu'elle cultive, frissonnent en commun, d'une émotion aussi profonde que celle des artistes, devant les manifestations de la beauté.

Les saintes Lettres, plus encore, sont un bien commun des hommes, un don gracieux que le Père des lumières, duquel provient tout don parfait, accorde aux humbles, aux petits. L'Histoire Sainte, que les enfants apprennent dans nos écoles primaires chrétiennes, constitue vraiment les humanités du peuple; elles affinent sa sensibilité, ornent son imagination, haussent son niveau moral en même temps que sa valeur d'esprit.

* * *

Si la formation littéraire en elle-même est plus propre que la formation exclusivement scientifique à développer les vertus du cœur, que dire d'une littérature dont les chefs-d'œuvre s'intitulent : « Joseph reconnu par ses frères », « Le Voyage du jeune Tobie » ou « La Parole de l'Enfant prodigue » ?

Je n'entreprendrai pas de vous analyser ici les beautés littéraires des Saints Livres, qui ont fait le sujet de maints ouvrages, trop peu connus, notamment des abbés Verniolles, Dunand et Dumont. Pierre Dupouey écrivait dans sa correspondance qu'il s'étonnait que l'on ne développât pas davantage aux jeunes esprits la partie lyrique des Ecritures, qui, du point de vue purement littéraire, est le poème le plus parfait que nous possédions.

Je me contente d'attirer votre attention sur ces beautés, de vous inviter à les remarquer, à les sentir. Servez-vous à l'église du latin qu'on vous apprend en classe, afin de vous aider à comprendre ce que Dieu a daigné nous dire. Essayez de secouer cette routine qui enveloppe les textes sacrés de je ne sais quelle atmosphère irréelle. Tout cela vit, tout cela s'est passé sur terre, tout cela doit toucher l'âme, le cœur, l'esprit, l'homme tout entier.

Je me souviens qu'en quatrième, un professeur de Rimont, qui vit encore, et auquel j'ai gardé une gratitude infinie, me fit lire chez lui, pour m'amuser, entendez bien, l'histoire de l'Aveugle né, au IX^e chapitre de l'Evangile selon saint Jean. C'est là que j'ai appris ce qu'était l'humour. Et quand on me fait l'honneur, maintenant, de me tenir pour un écrivain spirituel, je sais que le Saint-Esprit a plus d'esprit que moi.

Tous les registres de l'émotion littéraire vous les trouverez dans les saintes Lettres, tous les tons de l'éloquence et de la poésie, jusqu'au réalisme et à l'impressionnisme. Voyez dans les Actes des Apôtres ces pieds sous la porte, ces pieds des fossoyeurs qui viennent d'emporter le cadavre de l'homme foudroyé; voyez cette route déserte, de Jérusalem à Gaza, sur laquelle roule tout doucement le chariot du pèlerin éthiopien qui lit tout haut le prophète Isaïe.

Saint Paul, malgré son juste mépris des vains artifices du discours, sait donner, quand il veut, d'admirables modèles d'art oratoire. Eloquence insinuante, dit Mgr Le Camus, à propos du fameux sermon aux Athéniens, finesse de sentiment, simplicité d'expression, mouvement et chaleur d'âme.

La littérature gréco-latine vous apprendra mieux l'art de com-

poser, d'ordonner; mais l'harmonie absolue du fond et de la forme, vous ne la trouverez nulle part plus admirablement réalisée que dans les Saints Livres. Jamais, en vérité, le Saint-Esprit de Dieu ne parle pour ne rien dire. C'est une leçon précieuse, croyez-le, pour des rhétoriciens et pour les hommes de lettres.

De la pratique des Ecritures vous pouvez retirer un immense profit intellectuel. Je vous souhaite le style des Evangiles. Quant à l'autre profit, et au plus important pour votre valeur morale, il ne m'appartient pas de vous en parler. Mais je puis bien vous donner une leçon que j'ai reçue moi-même, écrivain profane, quand au sujet de mon premier livre, ce livre de guerre tout imprégné des images bibliques de ma première éducation, le philosophe Maritain m'écrivit :

« Les versets des Saints Livres qui montent à vos lèvres, les prières, les psaumes, les cantiques qui se croisent dans votre âme avec les souvenirs de l'*Odyssee*, vous vous imaginez que vous ne faites, en les répétant, que réciter de belles poésies. Pourtant, les paroles que vous écoutez et redites sont actives et efficaces; elles pénètrent l'homme d'une rosée divine. Et il n'est pas possible d'entendre en toutes les voix de la nature la poésie de l'Esprit-Saint sans avoir l'âme accordée aux soupirs de cet Esprit. »

PAUL CAZIN.

La Littérature flamande

La littérature flamande, autrement dit la littérature néerlandaise en Belgique, a connu trois époques de réelle prospérité. La première nous reporte aux XIII^e et XIV^e siècles, lorsque les comtes de Flandre et les ducs de Brabant traitaient d'égal à égal avec les souverains de Grande-Bretagne, les empereurs allemands et les rois de Paris. La seconde nous fait exécuter un saut de cinq cents ans. Elle se limite entre 1830 et 1860, lorsque la possibilité d'une culture flamande autochtone dans le jeune Etat belge apparut clairement. La troisième correspond à l'épanouissement littéraire auquel nous assistons depuis 1890.

I. — Un passé lourd de gloire et de deuil

C'est un sort étrange que celui d'un peuple de vieille civilisation, ayant donné au monde des peintres prestigieux et une très riche littérature médiévale, et qui, après des siècles de luttes religieuses et d'oppression politique, perdit jusqu'au souvenir de sa grandeur passée, laissa déchoir sa langue au rang de patois. Dès le XII^e siècle florissait, au pays thiois, une poésie épique et lyrique fortement influencée par les romans de chevalerie français. Il ne pouvait en être autrement, la pénétration d'une culture supérieure, la première de l'Europe à cette époque, s'imposait dans un pays qui comprenait des territoires « gallicants » et dont les princes étaient vassaux, alliés ou parents du roi de France. Des trouvères français — tels Chrétien de Troyes et Adenet le Roi — séjournèrent à la Cour de Flandre et de Brabant, et la connaissance de leur langue faisait partie d'une éducation soignée. N'est-il pas symbolique, ce premier en date des poètes néerlandais connus : le Limbourgeois Hendrik van Veldeke, qui, chevalier au service du comte de Looz, à l'épouse de qui il dédia peu avant 1170 son poème de

Saint Servais, travailla d'après des modèles français et exerça une influence considérable en Allemagne, inaugurant ainsi ce rôle d'intermédiaire entre les civilisations romane et germanique auquel notre situation géographique et les contingences historiques nous ont de tout temps appelés? Après Veldeke, et cette fois à l'ouest de la Belgique, ou dans une région septentrionale dont la détermination n'est pas toujours aisée, nous trouvons d'innombrables vestiges d'une vogue, qui a dû déborder les cercles aristocratiques, pour les chants inspirés par la légende de Charlemagne et de ses pairs, par celle de Guillaume d'Orange, par d'autres moins fameuses. Un petit chef-d'œuvre, de 1,414 vers à peine, est *Karel ende Elegast*, dont aucun original français n'a été trouvé jusqu'ici. Nous possédons encore bon nombre de versions néerlandaises, toutes fragmentaires et dépendantes de modèles romans : la fameuse *Chanson de Roland*, *Renaut de Montauban*, etc... D'autre part, les romans d'aventures n'ont pas été moins lus et imités : particulièrement le *Walewein*, du Westflamand Pennine et de Pierre Vostaert, est une œuvre réussie et de composition originale dans ce genre qui connut une grande vogue.

Mais c'est dans les puissantes communes de la Flandre proprement dite que le génie populaire, mis au service des lettres, allait se manifester avec une puissante originalité. Vers le milieu du XII^e siècle, un homme dont nous ignorons tout, sauf le nom et quelques traits de sa vie intérieure, — magister Nivardus, probablement moine de Saint-Pierre et Gantois, — écrivait l'*Ysengrimus*, c'est-à-dire, en latin, la première épopée animale, celle dont la critique actuelle, M. L. Foullet en tête, admet qu'elle a précédé les branches les plus anciennes du *Renart*, lui-même prototype incontestable, sinon incontesté, du *Reinaert* flamand, le chef-d'œuvre de maître Willem. En 3,435 vers d'un poème sans cesse repris jusqu'à Goethe, qui lui fit l'honneur de le renouveler dans son *Reineke Fuchs*, Willem, qui se vante d'avoir composé un roman de chevalerie, *Madoc*, et d'écrire pour une dame du monde, a su faire une œuvre bien équilibrée et toute vibrante de vie, qu'on a pu rapprocher des peintures de Breughel et de Teniers pour l'esprit satirique, la fidélité de l'observation et le sentiment de la nature : image déformante de la société féodale, sorte de *Comédie humaine* déjà balzacienne, assaisonnée de gros sel et à la fois riche de sensibilité.

C'est à ce même milieu qu'un peu plus tard (il est né vers 1230, probablement dans le Franc de Bruges) appartenait Jacob van Maerlant, qui donna l'essor à toute une littérature de caractère didactique, répondant aux besoins réels, aux aspirations profondes de ces marchands dont la bataille des Eperons d'Or (1302) allait bientôt consacrer l'indépendance. Lui aussi sacrifia dans sa jeunesse aux genres à la mode : le roman à thème antique et le roman d'aventures. Mais son tempérament de clerc, épris de vérité historique et scientifique, prit rapidement le dessus. Après un séjour en Zélande, à Maerlant près de Brielle, il écrivit successivement *Der Naturen Bloeme*, une *Rijmbijbel* qui eut un retentissement énorme, et son *Spiegel Historiael*, chronique rimée en quatre parties, dont il n'en put terminer que deux, et qui compte plus de 90,000 vers! Deux de ses disciples l'achevèrent.

Mieux que dans ses vastes compilations, qui ne sont pas d'une lecture attrayante, l'artiste se révèle dans de curieuses strophes satiriques et lyriques où, sous une forme généralement dialoguée (les *Martijn*), il traite de questions morales, religieuses et sociales, ou, à l'instar de Rutebeuf dans sa *Complainte d'Outremer*, appelle les croyants à une nouvelle croisade.

L'influence de Maerlant fut considérable. Il devait d'ailleurs fonder école, et, parmi ses continuateurs, il faut nommer Jan van Boendale (né à Tervueren-lez-Bruxelles) qui, moitié chroniqueur, moitié satirique, a suivi et jugé avec la même passion les péri-

péties de cette vie communale à laquelle ses fonctions de secrétaire du banc des échevins, à Anvers, l'associèrent.

Véhicule des idées avancées d'un Van Maerlant ou de l'ironie narquoise d'un *Reinaert de Vos*, langue commerciale de la Ligue Hanséatique, le flamand était devenu un idiome riche et souple; il servit aussi bien aux appels du tribun Van Artevelde qu'aux épanchements de l'ardente Hadewijch, qui « fait souvent penser à sainte Thérèse en extase », et aux spéculations de cet autre mystique brabançon de réputation universelle, Ruysbroeck l'Admirable (1293-1381), auteur de l'*Ornement des noces spirituelles*, que la version de Maurice Maeterlinck signala à l'attention du grand public de langue française. Nous ne pouvons insister ici sur l'œuvre de ce clerc, ni sur son système de méditation contemplative, mais comment ne pas rappeler qu'il fonda le cloître de Groenendael, dans la forêt de Soignes, et y composa des écrits qui firent le tour de l'Europe et lui assurent une place parmi les maîtres de la philosophie mystique?

Ce fut encore un religieux qui écrivit la jolie légende de *Béatrice* la sacristine, tandis que des inconnus qui se confondent avec la foule anonyme donnèrent une forme définitive à ces joyaux de poésie populaire que constituent nos chansons. Trois poèmes de chevalerie dramatisés : *Esmoreit*, *Lancelot* et *Gloriant*, occupent une place bien à part à l'origine de l'art dramatique profane en Europe occidentale. Au XV^e siècle, les chambres de rhétorique, qui s'étaient développées sous nos opulents princes bourguignons, modifièrent profondément le caractère du théâtre laïc et religieux. Représentative entre toutes est la moralité allégorique *Elkerlijc*, que des adaptations latines, anglaises et allemandes (*Homunculus*, *Everyman*, *Jedermann*) ont rendue populaire jusqu'à nos jours; tandis que, par ses *Refrains*, Anna Bijns se classe parmi



MARNIX

les derniers et meilleurs rhétoriciens du siècle des guerres de religion.

Ce que les édits de Charles-Quint n'avaient pu, les capitaines de Philippe II le réalisèrent, au moins dans les Pays-Bas méridionaux : extirper les hérétiques, ramener nos populations dans le giron de l'Eglise catholique. Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, gueur de Bruxelles et Bourgmestre d'Anvers, à qui nous devons un ouvrage satirique célèbre en son temps : *De Biënhorj*

der H. Roomsche Kerke (La ruche de la sainte Eglise romaine) et probablement aussi *Het Wilhelmuslied*, le plus noble des *Geuzenliederen*, dut capituler en 1585 devant les troupes de l'armée. Cette date marque la séparation des provinces du Nord de celles du Midi. Les premières, enrichies par l'émigration de l'élite qui fuyait la tyrannie espagnole — nous ne citerons que l'ingénieur brugeois Simon Stévin et le botaniste Rembert Dodoens, originaire de Malines, qui mourut professeur à Leyde — ainsi que par un commerce fructueux avec les Indes, jouèrent au siècle suivant un rôle de premier plan dans la politique européenne. Un fils de réfugiés anversoises, Joost van den Vondel, y atteignit, dans des drames bibliques, aux plus hauts sommets de la poésie lyrique. Tandis que, dans les Pays-Bas méridionaux, successivement espagnols, autrichiens et français, le peuple flamand, tantôt pour des raisons religieuses et politiques, tantôt par indifférence, se vit amputer de sa vie intellectuelle dans la langue des calvinistes hollandais. Le rayonnement européen de la civilisation française aidant, les classes dirigeantes en arrivèrent à ignorer et à dédaigner le parler de leurs domestiques et de leurs fermiers. La Renaissance s'était annoncée brillante en Brabant et en Flandre : avec Jonker Jan van der Noot, patricien d'Anvers et émule de Ronsard; avec Karel van Mander, peintre et poète qui, à l'exemple de Vasari, écrivit de vivantes biographies dans son *Schilderboek*; avec Justus de Harduijn, poète érotique et, plus tard, lorsqu'il fut devenu curé d'Audeghem-lez-Termonde, poète religieux d'un charme prenant. Mais elle ne put s'épanouir qu'en peinture. Seuls les noms d'un Michiel de Swaen, de Dunkerque, dernier représentant de la littérature néerlandaise dans la partie de la Flandre annexée par Louis XIV; d'un dramaturge anversoise, Willem Ogier, et d'un père jésuite, Adrien Poitiers, auteur d'ouvrages didactiques populaires, sont à retenir. Lorsque nos provinces devinrent des départements de la République Française, le recul du néerlandais ne fit que s'accroître. Vingt ans plus tard, quand le roi Guillaume de Hollande voulut réagir sérieusement contre la décadence du vieil idiome brimé et négligé depuis des siècles, on lui en fit grief, et les masses catholiques flamandes de pétitionner, entre autres choses, contre la tyrannie qui leur imposait une langue « étrangère » !

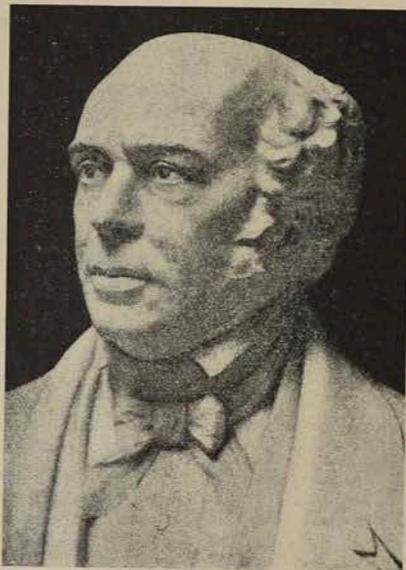
II. — Le Romantisme et le mouvement flamand

Guido Gezelle

Vint 1830. Au nom de la liberté, le français devint en fait la seule langue officielle du nouveau royaume. C'est par réaction contre les mesures de francisation à outrance, prises en vue de mieux unifier le jeune État et appuyées par la bourgeoisie « éclairée » de Flandre au milieu de l'indifférence populaire, que naquit bientôt le mouvement flamand. Essentiellement linguistique et littéraire à l'origine, comme tout mouvement nationaliste qui débute, les bases en furent jetées par Jan Frans Willems (1793-1840). Celui-ci organisa bien le premier pétitionnement en guise de protestation contre la politique linguistique gouvernementale; mais il s'occupa surtout, avec la collaboration d'un petit groupe de philologues, de rechercher et de publier de vieux manuscrits médiévaux. Trente ans à peine après la séparation d'avec la Hollande, l'unité orthographique entre les deux pays était rétablie, les relations intellectuelles renouées. Historiens et savants, le professeur David, le docteur Snellaert et d'autres continuaient l'œuvre de leur chef défunt. On peut croire que, sans les crises économiques terribles, sans la ruine de l'industrie linière et sans la famine de 1846-1848 qui décima les populations flamandes et courba plusieurs générations sous un lourd héritage de misère physique et morale, ces populations n'eussent pas dû attendre

l'après-guerre et la conquête du suffrage universel pour s'assurer, sous un régime de libertés constitutionnelles, les droits élémentaires de tout peuple libre.

L'histoire de la littérature flamande au XIX^e siècle est donc intimement liée à celle d'un mouvement politique d'émancipation :



(Photo Barbair, Gand.)
JAN FRANS WILLEMS

aujourd'hui encore la séparation entre la politique et les lettres n'est pas toujours nette.

C'est à Anvers qu'échoit l'honneur d'avoir vu naître le premier groupement d'écrivains véritablement créateurs. Plus encore que les savants gantois, notre peuple tient en pieuse estime ces premiers pionniers d'une cause sacrée : quoique peu nombreux et peu instruits, ils ont sauvé notre originalité, formé un public, recréé une élite en des temps sombres et durs ils n'ont pas désespéré de l'avenir — qui leur a donné raison. Ils ont produit une littérature de terroir, romantique selon la mode en temps, un peu naïve et petit-bourgeoise, déclamatoire ou larmoyante tour à tour, sans larges horizons ni résonances profondes. Quoi de plus naturel d'ailleurs, puisque auteurs et lecteurs n'avaient le plus souvent fréquenté que l'école primaire, la seule où leur langue fut tolérée? Mais nul mieux que Henri Conscience (1812-1883) n'a trouvé les paroles qui vont droit au cœur des simples; nul mieux que ce fils de Français n'a traduit les aspirations populaires, nul n'a trouvé des accents plus entraînants pour chanter la gloire des héros du passé et réveiller chez son public ravi des sentiments de dignité nationale. « Toi, Flamand, qui es lu ce livre, considère par les faits glorieux qu'il relate ce que la Flandre fut jadis, ce qu'elle est à présent, et plus encore ce qu'il adviendra si tu oublies les exemples sacrés de tes aïeux! » C'est sur cet appel pathétique que se termine *le Lion de Flandre* (1838), le premier grand roman historique qui exalta la victoire des communiens brugeois en 1302 et exerça une influence énorme. Aujourd'hui nous préférons le conteur accompli du *Consul*, de *Rikke Tikke Tak*, de *la Grand'mère* et d'autres idylles paysannes où il se tient plus près de la simple réalité. Malgré sa sentimentalité et son idéalisme désuets, malgré son indigence verbale aussi, il est resté l'auteur favori de nos biblio-

thèques populaires. De même, à l'étranger, une certaine classe de lecteurs lui reste fidèle. Une réédition allemande parut en 1925. Et récemment encore je vis, dans la petite boutique d'un village tyrolien, la traduction italienne d'une de ses œuvres, emportée par un pâtre qui passe les mois d'été dans les chalets de haute montagne. Le bon Conscience a-t-il jamais rêvé d'être goûté ainsi, au son des clarines, parmi les senteurs et les teintes exquises d'une alpe fleurie, toute proche des glaciers éblouissants au grand soleil?

Celui « qui apprit à lire à son peuple » fit école : les frères Auguste et Renier Snieders, M^{me} Courtmans (*le Cadeau du chasseur*) et l'ouvrier peintre Zetternam figurent au premier rang de ses émules.

Quant à la poésie, malgré l'influence romantique dominante, elle ne put s'affranchir du fâcheux empire qu'exerçait sur elle l'académisme hollandais. K. L. Ledeganck, noble et éloquent dans la trilogie patriotique des *Trois villes sœurs*, — Bruges, Gand, Anvers —, émouvant et tendre dans mainte pièce intime; ou Prudens van Duyse, grand improvisateur-rhétteur qui laissa une œuvre abondante et variée, auraient, à une époque plus favorable, dans un autre milieu, fait figure de poètes lyriques remarquables. Tandis que du groupe anversoïse se détachent Théodore van Rijswijk, auteur de ballades bien oubliées et de refrains politiques gentiment troussés, ainsi que Johan De Laet qui, par son activité politique — il devint député — s'aliéna la grâce des Muses, Jan van Beers, après avoir débuté par des poèmes larmoyants, se fit le chantre des joies et des douleurs du plus humble foyer.

Car la fièvre romantique, dans un petit pays de moyenne mesure et de mœurs paisibles, s'était vite assagie. Nettement opposé aux paysanneries idylliques de Conscience, S. Sleeckx fut l'initiateur du réalisme. Mais prosaïque et froid, il ne parvint à nous intéresser que lorsqu'il garde de ses modèles anglais une pointe d'humour. Il en va autrement de Virginie Loveling, romancière

la cause flamande, leurs vers et leur prose peuvent être mis entre toutes les mains. Tirons hors pair quelques poèmes des puristes Dautzenberg et Frans de Cort, de Julius Vuylsteke, du délicieux intimiste Antheunis, des sœurs Rosalie et Virginie Loveling...; ainsi que deux romans qui eurent leur heure de célébrité — *Arm Vlaanderen* (Pauvre Flandre), de Teirlinck-Stijns, *Een Vlaamse Jongen* (Un gars de Flandre), de A. De Vos — : en dehors d'eux plus rien ne surnage de tout ce passé, dont l'intérêt historique pour les Flamands est pourtant considérable.

Un seul nom à retenir : celui d'un prêtre, fils d'un jardinier brugeois. Professeur pendant quelques mois au Petit Séminaire de Roulers, ses élèves l'adoraient, et lui, qui leur ouvrait à la fois son cœur et le royaume de la poésie, fut navré d'être séparé d'eux par ordre de ses supérieurs. *Kerkhofblommen* (Fleurs de cimetière), composé à la mort d'un de ses élèves, et *Dichtoefeningen* (Exercices poétiques) furent suivis d'un admirable recueil de *Gedichten, Gezangen en Gebeden* (Poèmes, chants et prières, 1802). Maniant une langue savoureuse et nuancée, mais restée très proche du dialecte régional, échappant aux artifices de rhétorique et aux sentiments conventionnels pour mettre son âme d'enfant dans des poèmes d'une simplicité familière et profonde à la fois, Guido Gezelle (1830-1899), poète par la grâce de Dieu, subit le sort de tous les apporteurs de neuf. Il resta incompris et ignoré en dehors d'un cercle restreint d'amis et se consacra, trente années durant, à l'exercice de son humble ministère et à des études de philologie ou de folklore. Peu à peu, cependant, le poète se révéla en lui. Et lorsqu'il lia les dernières gerbes de sa moisson (*Tijdkrans, Guirlande du temps*, 1892, et *Rijmsnoer, Collier de rimes*, 1897), les temps avaient changé et l'homme de toute une génération, tant au nord qu'au sud du Moerdijk, monta vers lui. C'est que cette pauvre âme franciscaine, en sa quète province westflamande, voyait et sentait en toute chose — insecte, fleur, soleil — le plus naturellement du monde, un miracle continu, une émanation de la divinité. C'est que la vie personnelle de ce mystique, en sa perpétuelle extase, se résout en Dieu omniprésent. Pour exprimer son émerveillement et son abandon, il trouve dans son entourage immédiat, dans ses paysages familiers arrosés par la Lys ou dans la campagne de Bruges, des images saisissantes et dans sa langue raffinée, d'une musicalité exquise, des rythmes et des sons d'une subtilité indicible.

III. — Le renouveau

Un observateur superficiel pourrait s'étonner de ce que, vers 1880, la littérature flamande n'ait presque rien à opposer à ce beau mouvement d'idées, qu'on désigne communément du nom de *Jeune Belgique* et qui exerça sur la partie française du pays une influence décisive. Les provinces thioïses sont-elles restées étrangères à l'action de cette vaillante cohorte qui révolutionna les milieux intellectuels belges par des formules d'art nouvelles ou par les théories sociales les plus hardies? Sont-elles restées également insensibles à l'exemple de la Hollande toute proche, où le *Nieuwe Gids* groupait les forces jeunes qui provoquèrent une rénovation admirable, particulièrement dans les lettres?

Il est exact que le réveil de la Flandre à la vie intellectuelle ardente de ses voisins immédiats n'eut lieu que dix ou quinze ans plus tard. Mais comment oublier que la première mesure législative introduisant l'étude de la langue néerlandaise, à raison de quelques heures par semaine et seulement dans l'enseignement moyen officiel, ne date que de 1883? Comment ne pas noter que parmi les grands noms de la littérature française de Belgique, les Verhaeren, Maeterlinck, Eekhoud, Van Lerberghe, Van Arenbergh, Le Roy, Elskamp, Rodenbach, Demolder... sont d'authentiques Flamands que la situation linguistique d'alors a conduits

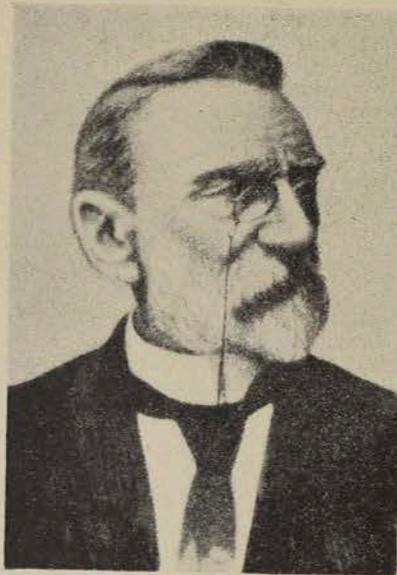


HENRI CONSCIENCE

robuste autant que psychologue pénétrante, et surtout d'Anton Bergmann, mort dans la pleine vigueur de l'âge, après nous avoir donné, sous le pseudonyme de Tony, un délicieux roman biographique : *Ernest Staas, avocat* (1874). Nombreux sont les noms d'écrivains qu'il importerait de citer ici : ils ont bien mérité de

à penser et à écrire dans une langue autre que celle de leur entourage?

La fatalité, elle aussi, s'en mêla. Albrecht Rodenbach (1856-1886), — cousin de Georges, l'auteur de *Bruges-la-Morte* et de maint poème symboliste, — chef du mouvement étudiantin en West-Flandre d'abord, puis à Louvain, mourut prématurément, sans avoir pu donner toute la mesure de son talent. Forte personnalité d'allure romantique, passionnément épris de beauté, dont



(Glieb's Psyche)

AUGUSTE SNIEDERS

la perte fut douloureusement ressentie, il laissa, entre autres œuvres remarquables, un drame, *Gudrun* : la première grande production dramatique depuis 1830, qui met en scène la lutte des Flamands contre la domination romaine au III^e siècle. Par ses origines et par son maître Hugo Verriest, qui fut élève et professeur au Petit Séminaire de Roulers, Rodenbach se rattache à la tradition du grand Gezelle. Ce fut son condisciple d'université, Pol de Mont (1856-1931), qui, après lui, orienta les lettres flamandes dans une direction autre. Orateur né et critique très averti des littératures étrangères, sur lesquelles il ne cessait d'attirer l'attention, il exerça une influence singulièrement stimulante sur les jeunes, mais fut lui-même un poète plus brillant qu'original. Ce fut un Parnassien amoureux de la forme, puis un symboliste, et il osa, avec une hardiesse et une spontanéité inusitées jusque-là en Flandre, chanter les joies et les peines de l'amour. A côté de lui d'autres figures de transition peuvent être citées : Victor de la Montagne, intime et discret, le Limbourgeois Arnold Sanwen et quelques particularistes, élèves de Gezelle. Mais le mouvement décisif de rénovation partit de la génération qui suivit.

Une jeunesse inquiète et enthousiaste, ballottée entre les courants les plus divers et les influences les plus contradictoires d'une époque agitée, se groupa autour de la revue bruxelloise *Van nu en straks* (littéralement : De maintenant et de tout à l'heure, 1893-1901) : organe d'avant-garde, comptant de nombreuses collaborations étrangères, sans programme préconçu, s'intéressant autant à la philosophie et à la sociologie qu'aux choses de littérature et d'art, dont les dix premiers numéros furent magnifiquement

édités et illustrés par les soins de Henry Van de Velde. Le premier moment de stupeur passé, on reconnut qu'un coup mortel venait d'être porté à un romantisme et à un provincialisme étriqués. Cela apparut plus clairement encore lorsque la deuxième série de la revue débuta, en 1896, par une *Critique du mouvement flamand*, du chef de file Auguste Vermeulen. De forme brillante, de pensée hardie, cette critique acerbe de soixante ans de luttes par un individualiste à tendances anarchistes et cet élargissement du mouvement nationaliste local par son rattachement aux grands courants politiques et sociaux du siècle exercèrent une influence profonde. Ultérieurement l'auteur rétracta certaines thèses outrancières et lança cette formule lapidaire qui fit fortune : « Soyons Flamands pour devenir Européens. »

Dans le domaine littéraire proprement dit, après quelques années d'orientation presque exclusivement internationale, le contact s'établit avec les forces vives mais jusque-là ignorées ou méconnues du pays même : le vieux Guido Gezelle et son disciple Hugo Verriest, poète et prosateur lui-même ainsi que conférencier captivant. C'est autour du vieux prêtre west-flamand que se livra la dernière bataille avec les représentants du passé. Et elle fut gagnée d'autant plus aisément que la Hollande « découvrit » à son tour le maître, tandis que toute une pléiade de débutants bien doués ralliait le drapeau de *Van nu en straks*.

Auguste Vermeulen (1871) fut le porte-étendard ou, pour citer ses propres paroles, « le tambour qui fait du bruit pour entraîner les autres ». Essayiste et historien de l'art, il ne donna qu'un seul roman, mais qui fait époque : *Le Juif errant* (1905), où le vieux mythe sert de prétexte à l'analyse des états d'âme d'un homme représentatif de notre temps, à la recherche du bonheur et du sens de la vie. A côté de cet animateur, l'Anversois Emmanuel De Bom se fit une réputation de conteur et de publiciste. Des deux collaborateurs qui étaient sensiblement plus âgés, l'un, Prosper van Langendonck (1862-1920), fut un poète fier et tourmenté qui s'exprima en nobles vers classiques. De goût sûr, et excellent connaisseur de notre histoire littéraire, c'est à lui qu'incomba le rôle heureux d'intermédiaire entre la fougue révolutionnaire de ses amis et les réalités vraiment vivantes de Flandre, la tradition de Gezelle-Verriest-Rodenbach.

Tout autre Cyrille Buysse (1859-1932), un maître de la prose naturaliste. Celui que Maeterlinck classait un jour « parmi les trois ou quatre grands conteurs rustiques de ces cinquante dernières années » et qualifiait de « notre Maupassant, d'une santé imperturbable et magnifique », débuta assez tardivement par des nouvelles et romans d'un caractère violent, où il brosse un tableau très sombre — trop véridique, hélas ! — de la pauvre Flandre arriérée et honteusement exploitée d'avant-guerre. (*Het Recht van den Sterkste*, *Le droit du plus fort*, 1893) Ecrivain abondant, il apprit à maîtriser son indignation ; son pessimisme et la critique sociale firent place à une sympathie goguenarde dans une série d'œuvres solidement charpentées, où il borne sa curiosité à un nombre restreint de problèmes, mais où il excelle à faire vivre les gens et les choses de chez nous : *Het Leven van Rozekon van Dalen* (La vie de R. v. D.), *'t Bolleken* (La petite boule), *Het Zelken* (Le bourriquet), une délicieuse idylle : *Lente* (Printemps), *De Nachtelijke Aanranding* (L'attaque nocturne), *Zoals het was* (C'était ainsi), *Les Tantes*, *De Schandpaal* (Le poteau d'infamie) et nombre d'autres qui firent de lui, sur son petit coin de terre de Flandre, le premier chroniqueur de notre temps.

Buysse s'étant fixé en Hollande, sa place à la direction de *Van nu en straks* fut prise par Alfred Hengscheïdt, à qui nous devons *Starkadd*, une tragédie d'une belle envolée lyrique, mais d'un mouvement dramatique moindre.

Une des recrues de premier plan fut un neveu de Gezelle, Stijn Streuvels (né en 1871, de son vrai nom Frank Lateur). Paradoxe

piquant : c'est précisément dans la première revue d'orientation vraiment internationale que se révéla le plus autochtone et le plus terrien de nos écrivains. On pouvait croire le régionalisme dépassé, et voilà que cet ouvrier boulangier autodidacte, qui lisait dans leur langue les Scandinaves et les Russes pendant que la pâte se levait dans son pétrin ou que la flamme grésillait au four, intronisait à nouveau les paysanneries avec un éclat et une fougue juvéniles. A l'exemple des West-flamands, le particularisme linguistique allait triompher, alors que l'intérêt immédiat de l'intellectualité flamande exigeait et exige encore une fusion intime avec le néerlandais.

Flamand, Streuvels l'est avant tout par son débordant lyrisme descriptif, par la prédominance de l'élément pictural sur l'analyse psychologique. Non que celle-ci lui échappe : il a écrit des études pénétrantes de caractères d'enfants (*Lenteleven*, Vie de printemps, 1899; *Prutske*) et de paysans taiseux. Mais dans ce domaine, — malgré diverses tentatives assez réussies, parmi lesquelles il faut tirer hors pair *Leven en Dood in den Aal*, qui doit enchanter les surréalistes, — il est limité : la technique du roman à la française ou du conte sobre et bref dans lequel Buysse excelle n'est pas son affaire. L'homme pris individuellement joue un rôle secondaire dans son œuvre plutôt unilatérale, qu'un large souffle lyrique anime et magnifie. Dans le jeu éternel des forces naturelles, sous le grand ciel mouvant de nos plaines, c'est la suite des générations et des saisons qui compte, c'est le fond tragique de ces vies de rustres « attachés à la terre qu'ils fouillent » que Streuvels dresse devant nos yeux; la nature, toujours la même, et sans cesse nouvelle, joue dans son œuvre un rôle essentiel : *Langs de Wegen* (Le long des chemins), dont le chapitre final, où un ancien valet de ferme est malmené par ses propres enfants, fait songer à quelque Roi Lear de village; *De Vlaschaard* (1907), l'épopée du lin; *De Oogst* (L'août, dans le Nord de la France); *De Workman* (L'ouvrier); *Het Uitzicht der Dingen* (L'aspect des choses); *Het Kerstkind* (L'enfant de Noël) sont les plus typiques parmi les créations de ce rude maître écrivain.

S'il est vrai qu'il y a loin des théories et des préférences de *Van nu en straks* aux romans champêtres de Streuvels et de Buysse, par contre, un Karel van de Woestijne ou un Herman Teirlinck, pour ne citer que deux noms marquants, répondent bien au type d'auteur intellectualiste que les initiateurs du mouvement s'étaient forgé.

Autant que l'apparition d'un Gezelle, celle d'un poète aussi raffiné et complexe, aussi « florentin » que le Gantois Karel van de Woestijne (1878-1929) dans notre Flandre rurale et fruste, tient du miracle. Un peuple qui, deux fois en moins d'un siècle, produit de pareils artistes peut s'estimer chéri des dieux. En des vers étrangement évocateurs ou pathétiques, d'un rythme ample et lourd en même temps que d'un modernisme aigu, ce grand sensuel mélancolique, copieusement nourri de la sève des symbolistes français, a mis son âme à nu. Soit en évoquant les images de rêve qui hantèrent sa jeunesse désabusée (*Het Vaderhuis*, La maison paternelle, 1903) et que son ami, le sculpteur George Minne matérialisa, soit qu'il préfère tresser de lourdes guirlandes de mots et d'images — colonne torse ou arc de triomphe tels que les dessinait Rubens — pour chanter son intimité avec la Lys, la mer, la forêt, la ville : *De Boomgaard der Vogelen en der Vruchten* (Le verger des oiseaux et des fruits), *De Gulden Schaduw* (L'ombre dorée); ou que, plus tourmenté encore, il se complaise à détailler dans cette trilogie qui couronna son âge mûr, non sans cynisme et avec une morbosité, une lassitude infinies, les âpres combats que se livrent en lui l'esprit et la bête : *De modderen Man* (L'homme de boue), son aspiration vers Dieu et l'anéantissement final, son ascension des bords de la mer humaine (*God aan Zee*) aux hauteurs mystiques (*Het Bergmeer*, Le lac de montagne) : toujours il a la

hantise du mystère, bien souvent le désir de la mort qui délire.

En marge de ce long monologue autobiographique, il y eut place pour d'admirables intermèdes : *Zon in den Rug* (Du soleil dans le dos) et deux volumes d'*Interludes* sculpturaux où les héros mythologiques servent de symboles à ses luttes intérieures; paraboles compliquées et subtiles du *Janus met het dubbele Voorhoofd* (Janus aux deux visages), de *Afwijkingen* (Écarts), *Goddelijke Verbeeldingen* (Images divines) et d'autres contes, rêveries, paraphrases de vieilles légendes ou de récits bibliques auxquels il découvre un sens caché. C'est dans cette dernière série d'œuvres en prose, d'un style somptueux, qu'il faut ranger le recueil *De bestendige Aanwezigheid* (La présence permanente, 1918) où se trouve cette nouvelle synthétique, *Le paysan qui meurt* (*De Boer die sterft*), qui est un pur chef-d'œuvre.

D'un impressionnisme raffiné, plutôt précieux, avec une préférence marquée pour l'analyse d'êtres d'exception marqués par le destin : tels apparaissent les débuts de Herman Teirlinck (1879), avec *De Wonderbare Wereld* (Le monde merveilleux), *De Doolage* (Le marécage). Mais ce citadin sceptique et gouailleur, à l'imagination débordante, se détourna du roman champêtre remis à la mode par Streuvels, pour s'attaquer à des sujets urbains. A ses romans bruxellois trop touffus : *Het Ivoeren Aapje* (Le petit singe d'ivoire) et *De Leermen Torens* (Les tours d'argile, écrit en collaboration avec K. van de Woestijne), à cet inégal *Nieuwe Uilen-spiegel*, qui compte des pages de grande envolée, nous préférons



GUIDO GEZELLE.

cependant les esquisses purement descriptives de *Zon* (Soleil) et l'évocation, en une suite de tableaux, d'un XVIII^e siècle brabançon de fantaisie : *Mijnheer J.-B. Serjanszoon, orator-didacticus* (1908). Le héros en est un philosophe bon enfant, épicurien et disert, apparenté aux types favoris d'Anatole France.

Depuis plusieurs années Teirlinck, qui est probablement notre styliste le plus subtil, s'est consacré à la rénovation du théâtre. Il rêve d'un art intensément dramatique et à grand spectacle, qui se retrouverait en communion d'idées et de sentiments avec les masses, en ne traitant que des thèmes largement humains, susceptibles de les intéresser. Ces théories, il les a illustrées par

diverses pièces et par des « jeux » en plein air, qui ont soulevé des discussions passionnées sur les buts et les possibilités actuels de l'art dramatique : *De Vertraagde film* (Le film au ralenti); *Ik Dien* (Je sers), *De Man zonder Lijf* (L'homme sans corps), *Ave*.

La liste des écrivains de valeur qui se révélèrent à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle est encore longue.



(Cliché Psyché)

HUGO VERRIEST

Comment résister au charme un peu archaïque des idylles brugeoises de Maurice Sabbe (1873)? Sur les rives du Lac d'Amour et des canaux paisibles, dans de petites maisons de briques toutes parfumées du passé, s'écoule, quète, l'existence de ses héros, dont *De Filosoof van t' Sashuis* (Le philosophe éclusier) est l'exemplaire le plus sympathique. D'autres romans qui visaient plus haut : *Het Pastorken van Schaerdycke* (Le petit curé de Schaerdycke), situé exceptionnellement dans un cadre villageois, et *Het Kwartel der Jacobijnen* (Le quatuor des Jacobins) valent surtout par l'ambiance délicieusement provinciale et les types originaux ou cocasses qui y évoluent.

Apparenté par maints côtés à cet art à tendances folkloriques, d'une ironie souriante et fine, l'œuvre déjà abondante du joyeux compère anversoïse Lode Baekelmans (1879) est plus truculente et plus « peuple ». La partie de sa ville qu'il connaît bien — le quartier interlope et nostalgique du port, la bohème artiste, les aubergistes et boutiquiers avec leur clientèle — il la décrit en une prose vivante, assez relâchée au début, mais qui dans ses livres d'âge mûr : le roman intitulé *Tille*, les contes de *Menschen* (Gens), *Het Geheim van de drie Snoeken* (Le secret des trois brochets) est chaude de tendresse, de compréhensive bonté.

Fernand Toussaint (van Boelaere) se fit d'emblée une réputation de styliste accompli, mais impassible, par son *Landelijk Minnespel*, tragédie paysanne vue par l'œil perçant d'un citadin, et par des nouvelles, dont *Petrushen's Einde* (La fin du bonhomme Pierre), conçues dans cette note intime si familière depuis aux lettres flamandes. Son *Dialogue dans un musée-hall* et son fantastique *Voyage au Pérou*, malgré de brillantes qualités, laissent plutôt froid. Nous leur préférons en tout cas ce récit d'un *Voyage à Bar-*

celone, où une expression verbale moins recherchée est mise au service d'un réel talent d'observation.

Pour terminer cet aperçu forcément incomplet, mentionnons encore Raymond Stijns, déjà cité, qui écrivit sur le tard un roman inégal, mais d'une grandeur farouche, *Hard Labour*; Gustave Vermeersch, d'un naturalisme intégral dans de longues et sombres analyses; le poète, romancier et folkloriste Victor De Meyere; Frans Verschoren; César Gezelle, neveu de Guido et prêtre comme lui; les poètes Edmond van Offel, Adolphe Herckenrath, Constant Eeckels; Karel van den Oever, le charmant conteur des *Kempische Vertelsels* (Récits de la Campine), qui après avoir pratiqué un gongorisme assez laborieux et archaïsant, se lança éperdument dans l'expressionnisme d'après-guerre; les prosateurs régionaux Alfons Jeurissen, douanier limbourgeois, et Ward Vermeulen, terrien authentique, originaire de cette incépisable Flandre Occidentale qui nous donna encore les poètes O.-K. De Laey, Cyrille Verschaeve et René De Clercq (1877-1932). Après avoir réalisé au début de sa carrière le type du chansonnier populaire insouciant et joyeux, ce dernier se fit poète social (*Toortsen*, Torches) et, les circonstances de la guerre aidant, âprement politique (*De Noodhoorn*, Le cor d'alarme). Tout comme dans les poèmes d'inspiration biblique qu'il écrivit sur le tard, il y atteint parfois une certaine puissance, sans faire oublier le charme de ses simples couplets de chantre de la vie rurale.

Chez le prêtre Cyrille Verschaeve, l'essayiste et le dramaturge (*La Passion*, *Judas*, *Marie-Madeleine*) sont également remarquables. Il est vrai qu'il ne se soucie guère de la forme, mais il ne manque ni de force ni de profondeur; que ne tombe-t-il moins souvent dans une rhétorique sonore et creuse! (1)

(A suivre)

JULIEN KUYFERS.

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. Maurice Wilmette la primeur de ce chapitre qui paraîtra prochainement dans l'*Encyclopédie belge*.

ENCYCLOPÉDIE BELGE

Œuvre de quarante spécialistes, parmi lesquels des professeurs des quatre universités, les fonctionnaires les plus éminents de nos ministères, nos publicistes les plus distingués.

L'ENCYCLOPÉDIE BELGE

en 1 volume in-4° (20 x 27) de plus de 800 pages, imprimé sur beau papier, contenant de nombreux clichés et six hors-texte en couleurs.

Prix de l'ouvrage relié pleine percaline : 180 francs

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à renvoyer à la Pénitence du Livre, 12, place du Petit-Sablon, Bruxelles

Je soussigné déclare souscrire à exemplaire de **ENCYCLOPÉDIE BELGE**

à 180 francs au comptant (*)

185 francs à terme, paiement 20 francs par mois (*)

Nom et prénoms :

Adresse :

SIGNATURE,

Le 193

(*) Biffer les mots inutiles.

Ces prix sont établis pour une période expirant à la publication de l'ouvrage.

Question de mots

Les *Annales* ont posé récemment à leurs lecteurs une petite question que l'on peut trouver opportune ou vaine selon le point de vue où l'on se place et surtout selon l'humeur avec laquelle on la considère. Pour nous, elle nous a paru fort propre à inspirer quelques utiles réflexions.

Quels sont, demandait la revue parisienne, les dix plus beaux mots de la langue française?

Ne nous embarrassons pas de savoir pourquoi il en fallait citer dix plutôt que cinq ou que deux cents? Ce qui importe, ce n'est pas la question posée; c'est la réponse qu'on y a faite. Les dix mots qui ont obtenu le plus de suffrages sont : *amour, jeunesse, bonheur, idéal, charité, souvenir, étoile, rêve, cristal, caresse.*

Ce qui frappe dans ce résultat d'enquête, c'est que la plupart de ceux et de celles qui ont répondu ont mal compris la question. On leur demandait quels étaient les mots les plus beaux et ils ont dit quelles étaient pour eux les plus belles idées.

Ceci est très révélateur de l'état d'esprit d'un certain public non point peut-être fort cultivé, mais assez curieux, en tout cas, du mouvement littéraire pour lire une revue comme les *Annales*.

C'est un signe non pas seulement d'inattention, mais d'insensibilité à l'un des éléments constitutifs de la littérature. L'art littéraire commence avec le rythme que l'homme met dans le langage articulé. Les plus hautes, les plus justes pensées dépourvues de rythme conservent assurément leur valeur, mais on leur refuse la qualité littéraire, tandis qu'on la reconnaît sans hésiter à des pensées plus modestes, voire aux plus éclatants sophismes s'ils sont harmonieusement exprimés.

Il va de soi que c'est l'accord heureux des mots, leur habile assemblage qui donne au style sa musique. C'est ce qu'observait, à propos de l'enquête des *Annales*, M. Léon Daudet : «...La beauté d'un mot, disait-il, dépend non seulement du mot lui-même, du sens mystérieux ou hardi qui s'y attache, de sa racine et de sa sonorité, mais aussi de son insertion dans la phrase. Par cette insertion, un simple caillon peut briller tout à coup, comme un saphir ou un rubis. Un Pascal, un Michelet, en vers un Hugo, peuvent donner au terme le plus simple quelque chose de fascinant. Rabelais qui use des termes d'oc en même temps que des termes d'oïl, et dont la syntaxe, à la fois écrite et parlée, n'a jamais été égalée, excelle à ces transformations de termes, à leur surexpressivité par juxtaposition... »

Rien n'est plus certain. Le mot prend, dans le discours d'un bon écrivain, ce qu'on a appelé une valeur de position qui est comme un rajeunissement, qui l'enrichit non point d'un sens nouveau, mais d'une nuance inédite. Il reste néanmoins que la beauté d'un mot dépend aussi du mot lui-même, de son sens, de sa racine, de sa sonorité. Or c'est à quoi le grand public d'aujourd'hui ne paraît pas très sensible. C'est fâcheux. Car le public en se fermant l'intelligence de certaines beautés délicates les rend inutiles et décourage ceux qui les forment. Tout est lié dans le monde mystérieux des arts. Le goût des bons écrivains forme le goût des lecteurs; mais les lecteurs eux-mêmes déterminent la production des écrivains. Une littérature, si l'on ose faire appel ici au vocabulaire des économistes, est toujours une combinaison de l'offre des producteurs, avec la demande, les aspirations, les besoins des consommateurs. Un public insensible à certains raffinements détourne l'artiste de l'effort qu'il faut pour les produire. Ainsi voyons-nous aujourd'hui peu d'hommes de lettres soucieux de l'élémentaire musique qui naît de cet ordre et de ce mouvement où le vieux Buffon reconnaissait les caractères du style.

Il en allait fort différemment autrefois. Les plus raisonnables de nos maîtres classiques, ceux qui se faisaient une loi de demeurer intelligibles, ceux qui ne prétendaient pas, comme l'ont fait les Parnassiens et les Symbolistes, à donner, avec des mots, les impressions des autres arts, prenaient des soins extrêmes à assurer l'harmonie de leurs discours, et quand nous savons encore les lire, nous découvrons jusque dans leurs pages de prose des cadences qui, chez les meilleurs, font presque oublier le charme des plus beaux vers. Mais aussi quelle attention à la sonorité des mots, à la rencontre des syllabes, à la douceur étouffée de l'e muet! On n'en finirait pas d'en apporter les témoignages.

On se rappelle le conseil donné rudement, selon son habitude, par Boileau Fuyez, disait-il,

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Vaugelas lui-même, le grammairien, prenait plaisir dans ses anastères travaux à goûter les deux ou trois notes de musique que fait entendre un joli vocable français. La musique, rien que la musique. S'il avait pu répondre à l'enquête des *Annales*, ce n'est pas lui qui aurait cité les mots qui représentent les plus nobles idées ou les plus purs sentiments. Il n'y avait pas de confusion dans son esprit. Il savait, pour le moins aussi bien que nous, que le mot *insidieux* ne qualifie pas des précédés très louables; mais le considérant en artiste, il disait qu'« il est beau et doux à l'oreille ».

Un polygraphe comme Voltaire, si abondant, si bavard, si vif, si muni des dons périlleux de l'improvisation, n'a pas été moins attentif aux sonorités du vocabulaire. Il célèbre quelque part les effets de l'e muet et il écrit cette petite observation d'une justesse exquise : «...Tout le charme de notre prose et de nos vers : *empire, couronne, flamme, victoire, diadème*, toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot commencé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches! »

On n'est plus si raffiné de nos jours. Les réponses données à l'enquête des *Annales* en témoignent assez. Nous sommes devenus insensibles à des raffinements qui, en formant le goût, produisent les bons écrivains et leur donnent des lecteurs avertis. C'est peut-être qu'on n'a plus le loisir d'enseigner la rhétorique. C'est aussi que les bruits d'aujourd'hui, le jazz que transportent les ondes, le klaxon de nos voitures, le fracas des trop grandes orgues équipées par le romantisme et la recherche des gros effets ont perverti l'oreille des hommes de notre temps.

M. Paul Valéry remarquait que l'œil a perdu de sa puissance depuis trois siècles, à mesure que les lumières devenaient plus vives. L'oreille aussi a bien dû s'affaiblir à tant de bruits dont on dit, plus justement qu'on ne croit, qu'ils sont assourdissants.

Il faut se remettre à l'école du silence et, dans le calme d'une retraite bien défendue, lire par exemple quelques fables de La Fontaine, quelques scènes de Racine, les lire encore, à mi-voix, pour soi seul, jusqu'à ce que le charme opère et que nous arrivions à jouir de la sonorité des mots les plus simples et à reconnaître, par exemple, qu'il y a plus de douceur dans le mot *jalousie* que dans celui d'*amour*.

Frivolités! dira-t-on. La civilisation est faite, pour une large part, de ces frivolités-là.

JEAN VALSCHAERTS.

Profils de rechange (1)

M. Pierre Laval

M. Henry de Jouvenel, traçant une esquisse fort réussie de M. Pierre Laval, fixait une silhouette à laquelle il attribuait le privilège singulier « d'avoir traversé plus de milieux que la France ne compte de provinces ». La définition ne manque ni d'esprit ni de grandeur. A l'examen, elle porte une autre vertu : elle est d'une étonnante justesse.

Il est vrai que, sur le plan strictement parlementaire, où M. Pierre Laval se meut cependant avec une aisance de chef, il fait figure de déraciné. Pour lui, comme pour son grand ami André Tardieu, la solitude semble avoir été le principal levier ; comme lui il ne s'en remet qu'à son jugement pour la direction de sa vie ; comme lui, il est plus attiré vers les hommes que vers les formules ; mais, alors que M. Tardieu devait batailler, dès son éclatante jeunesse, contre les sollicitations des groupes, M. Laval cherchait dans le parti ce qu'il ne devait jamais y trouver : un appui et le reflet de sa propre pensée. M. Tardieu, faisant son destin au dedans, avait imposé son indépendance. A M. Pierre Laval, qui le faisait en dehors, l'expérience imposa la solitude.

Tous les partis l'auront vu passer sans le retenir ; toutes les classes l'auront vu grandir si vite qu'il n'eût ni le loisir ni le goût de se fixer dans aucune ; mais ce n'est pas là l'originalité fondamentale de cette carrière solitaire. Elle surgit dans le fait, si rarement constaté dans notre histoire, qu'on ne trouve M. Laval à la remorque d'aucune génération. Péguy, à la veille de la guerre, écrivait à Daniel Halévy : « Je veux fonder le parti des hommes de quarante ans ».

M. Pierre Laval n'a jamais connu ce parti-là. Il a grandi sans le secours des solidarités de l'âge. L'eût-il voulu, au reste, que son destin naturel l'en aurait préservé. Le parti de l'âge, c'est le parti de la vie ; il ne se forme que dans les périodes de grands courants, quand les chocs, ayant décimé les chefs, appellent un renouvellement. La République a connu de ces moments-là, au moins deux fois : dans l'affaire Dreyfus et pendant la guerre. Comme éclatait la fameuse affaire, M. Pierre Laval atteignait ses quinze ans. Dans la retraite d'un lycée de province, acharné au travail, étranger aux controverses, répugnant aux bagarres, il se préparait à la conquête de ce qu'il appelle aujourd'hui « la plus grande joie de sa vie », le baccalauréat. L'aveu est émouvant. Il prolonge dans les tourments du présent une fraîcheur de sentiments qui n'est pas fréquente en politique. Mais peut-on s'étonner après cela que le Cartel et ses fureurs, qui furent, comme l'a fort bien dit M. Lucien Romier, la moisson de l'affaire Dreyfus, l'aient laissé indifférent et sans passion ; il lui a manqué — ainsi qu'à M. Tardieu du reste, mais pour d'autres raisons — l'empreinte originelle qui avait marqué tous ceux de cette génération.

La guerre vint. Elle recula, contre toute attente, mais logiquement, l'arrivée au pouvoir des jeunes hommes. Aux armées ou ailleurs, ils restaient sous la houlette des vieux bergers. M. Pierre Laval, en 1914, avait trente et un ans, et venait d'être élu député d'Aubervilliers ; dans une législature qui n'eût pas subi la guerre, la personnalité de M. Pierre Laval, peut-être, n'aurait pas résisté à cette puissance d'absorption, de nivellement, de neutralisation que sont les clans de l'âge ou de la doctrine. Mais la force des groupes s'était elle-même inclinée devant l'imminence du péril et s'était dissociée sous le signe de l'union sacrée. M. Pierre Laval

(1) Extrait d'une série de portraits qui paraîtront prochainement, sous ce titre, aux « Editions Excelsior », à Paris.

n'eût pas de gages à donner ni de solidarités à invoquer. Il resta lui-même, avec ses préoccupations d'un genre tout différent, ses soucis d'un ordre si nouveau, et, pour tout dire, si étranger, jusqu'à l'arrivée de Georges Clemenceau au pouvoir, à l'idée un peu sceptique que se faisait du bien public ceux dont le souvenir de 1870 avait traversé les premières années et qui avaient atteint l'âge d'homme avec l'Exposition de 1900.

Isolé au milieu des partis, en marge de sa génération qu'il a devancée, il est également sans liens intellectuels avec tous ses prédécesseurs. La plupart des chefs que la France s'est donnés depuis un demi-siècle sont sortis des grandes écoles : Ecole de droit avec Grévy, Waldeck-Rousseau, Poincaré, Barthou, Millerand, Ecole normale avec Herriot et Painlevé, Ecole polytechnique avec Freycinet, Ecole des sciences politiques avec Tardieu. M. Laval n'a connu qu'un enseignement : le plus rude, celui de la vie, qui ne lui a pas toujours été tendre. Les promotions scolaires, les camaraderies de Faculté créent des devoirs qui se perpétuent parfois à travers les vicissitudes de la politique. C'est la première étape des contingences auxquelles s'ajoutent beaucoup d'autres, à mesure que les titres s'accablent et que se resserrent autour du vainqueur l'étau étouffant du monde et de ses obligations. M. Pierre Laval n'eût pas à redouter d'être prisonnier un jour de ces murmures flatteurs : s'il prépara deux licences, c'est à la pâle lumière des rares chandelles qu'une administration parcimonieuse accorde aux répétiteurs d'étude. Il a négligé toute sa vie les satisfactions du monde. Il ne les méprisait pas, mais les loisirs lui manquaient. Déjà son isolement constituait une force contre lui-même.

Ainsi, pendant toute la phase de la préparation, il est resté éloigné des collectivités qui créent des liens, qui favorisent les contingences et facilitent les rapprochements. Hors du personnel politique, il n'a connu que le peuple et son rude contact : c'est la seule collectivité à laquelle il ait emprunté quelque chose : le sens de l'amitié, le langage direct, et le sentiment, qu'il est en France des réserves morales auxquelles il faut se garder de toucher. M. André Tardieu, lui aussi, avait pressenti le grand problème psychologique des masses, mais tandis qu'il s'efforçait d'aller au peuple par le pouvoir, M. Pierre Laval allait au pouvoir par le peuple. De ses séjours dans le faubourg, M. Pierre Laval a gardé le mépris du préjugé, de l'abstraction, des précautions oratoires. C'est le secret de son audace : soumis à aucune convention, il peut tout tenter et ceux qui, l'ayant vu monter, le redoutent aujourd'hui, ne l'ignorent pas. On le suspecte d'habileté, parce que la simplicité de son procédé déroute dans un jeu que les plus intelligents s'évertuent à compliquer. On l'accuse de masquer ses desseins, parce que sa droite étonne dans un monde accoutumé à jouer le fin du fin. On ne le loue pas pour les vertus qu'il affiche, mais on lui fait volontiers grief des complots qu'on lui impute. On le juge trop vrai pour être vraisemblable, trop sincère pour ne pas être mystérieux ; s'il est détaché, c'est une feinte ; s'il est attentif, son esprit est ailleurs. Tel est le sens de la rumeur hostile toujours impuisante à préciser ses doutes, mais toujours vigilante à faire peser sur l'homme qu'elle craint un inquiétant point d'interrogation. Depuis, l'expérience a répondu. Les amis passionnés qui le suivent depuis ces débuts, et qui n'ont souvent de commun entre eux que cette vénération, n'ont pas à se porter garants pour lui ; leur fidélité est un témoignage qui n'honore pas qu'eux : elle porte en elle la vertu qui ne s'attache qu'aux grandes âmes.

* * *

L'Auvergne fut une terre de grand passage. Les Maures y ont planté leurs tentes ; certains y sont demeurés. Comment n'y pas penser devant ce visage hâlé, au nez busqué, aux lèvres fortes et rouges, au menton furieusement volontaire, aux yeux tirés vers

es tempes, à la bouche tirée vers les joues? De quelle ascendance reculée tient-il ce masque étrange d'idole païenne? Et cette sérénité négligente et tenace qui lui donne l'air désœuvré et pourtant attentif, las et pourtant prêt à l'action, désenchanté et pourtant curieux. Des traits physiques aussi marqués ne sont pas sans péril pour un homme public. S'ils ont l'avantage de le désigner plus vite à la foule, ils ont l'inconvénient de lui refuser l'incognito même dans le recueillement. M. Pierre Laval a su se garder des erreurs de goût auxquelles son personnage extérieur, mêlé d'exotisme et de robustesse montagnarde, pouvait l'entraîner. Il appliqua son sens subtil de la nuance à rechercher pour son type une attitude qui n'en soulignât pas les singularités. J'imagine que la cravate blanche sous le visage cuivré est un effet de cette recherche. Elle accuse la personnalité de l'homme et en fait oublier les aspects lointains à force de simplicité. A ce degré, la simplicité devient un art; c'est, dit-on, le seul que M. Pierre Laval possède, mais il l'exerce en virtuose.

La terre natale a fortement modelé sa figure morale; il tient à elle par toutes les fibres de son être. Elle l'émeut, le rassure, le satisfait et l'inquiète tour à tour. Il en connaît tous les secrets, il en devine tous les désirs: il en a gardé tous les signes distinctifs: la méfiance, l'obstination farouche sous des aspects souriants, le mépris de l'artifice, l'indicible fierté, les tendances contemplatives et une capacité de méditation qui ne se rencontre que sur les hauts plateaux, dans le calme des soirs. La montagne est dure au paysan d'Auvergne, mais elle a une harmonie, une douceur que l'on trouve rarement dans les Alpes et les Pyrénées. Ce besoin d'harmonie, d'union est au fond de lui-même le stimulant le plus vif qui fait agir M. Pierre Laval. Cette douceur, elle reparait dans son regard tranquille, dans sa démarche nonchalante, dans son geste précautionneux. Lente à conquérir, la montagne attache l'homme par tous les sacrifices qu'elle lui vaut; si dispersé que soit son destin, l'Auvergnat revient à son sol dès qu'il a fait carrière. M. Pierre Laval, quelque milieu qu'il ait traversé, quelque ville où l'ait conduit son étoile, n'a jamais quitté l'Auvergne. Châteldon, son petit village natal du Puy-de-Dôme, garde encore aujourd'hui le bénéfice des premières émotions dans l'éveil de ses souvenirs.

Ses parents étaient des paysans aisés. La maison était vaste, les serviteurs nombreux, mais le toit familial les rapprochait tous avec ce sens collectif du patriarcat que la vie dans les campagnes a gardé. M. Pierre Laval allait à l'école primaire, où une institutrice, pendant les heures de loisir, lui enseignait les premiers rudiments d'anglais; les jours sans classe, Pierre conduisait la voiture paternelle de la gare au village. Pendant le trajet, il enroulait ses guides autour de ses jambes et traduisait l'*Epitome Historie sacræ*. Un prêtre qu'il transportait souvent le surprit dans cette lecture. Intéressé par l'enfant, il l'aida, au trot confiant du cheval, à satisfaire ses premières curiosités de latiniste. Mais l'anecdote ne se termine pas là. Plus tard, beaucoup plus tard, quand le jeune cocher avide d'apprendre sera devenu un ministre avide d'agir, le prêtre raconta dans son bulletin paroissial, en l'offrant comme exemple à ses ouailles, comment la volonté d'un petit voiturier peut avoir raison des plus durs obstacles.

Cette volonté surgit dans tous les actes d'enfant du futur président du Conseil. Parfois elle prend les formes d'un entêtement qui terrifie son entourage: un jour, il porte la croix dans une procession; il a revêtu un surplis trop long qui traîne dans la boue. On le lui fait remarquer sans douceur et, pour donner plus d'effet à la semonce, on le gifle. Pierre aussitôt quitte la procession, pose avec respect la croix le long d'un mur, puis il rentre chez lui. Rien, ni menaces ni prières, ne put le décider à reprendre sa place dans la cérémonie. M. Pierre Laval porte encore la croix, mais l'expérience a dû lui enseigner qu'il vaut mieux la garder et rendre les coups que de l'abandonner et rentrer chez soi.

A l'école du village, l'instituteur a bien discerné le cerveau exceptionnel qui éclôt sous cette tête d'enfant. Mais est-ce négligence, manque d'information, éloignement de la grande ville, nul ne songe à faire de Pierre un boursier. Il est élève au lycée Saint-Louis, puis au lycée de Bayonne, et enfin bachelier. La politique, celle qui dresse les uns contre les autres, dans la rue, dans l'université, au Parlement, au prétoire, dans les académies, toutes les catégories d'intellectuels, ne le trouble pas. Il n'a ni le temps ni le goût de participer à ces jeux d'esprit. Quand il en a le loisir, c'est à d'autres objets que va son intérêt: l'ouvrier bataille pour la conquête de ses droits, et aussi de ses devoirs; la force des syndicats grandit. Parallèlement aux révolutions de doctrines, une évolution se prépare que les pouvoirs contiennent ou négligent. Plus elle se développera, plus elle pèsera sur la politique du pays. M. Laval l'a compris. Il ne fait encore qu'assister à cette lente transformation parce qu'il n'est pas au bout de l'effort personnel nécessaire. S'il a pris conscience de ses aptitudes, les titres lui manquent pour les appliquer avec autorité. Il n'est pas riche, les études sont longues; il s'offre comme répétiteur à Saint-Etienne, à Dijon, à Lyon. Parmi ses élèves, il en est qu'il retrouvera plus tard sur les bancs du Parlement, tels MM. Maupoi let Besset. A Lyon, il se présente au proviseur du lycée de Saint-Rambert, qui est Compayré; M. Laval n'a ni soutien ni recommandation; les postulants sont nombreux, les places rares, mais le candidat, cette fois commence à connaître la vertu de son charme. Compayré, surpris par la simplicité du jeune homme, l'ardeur concentrée qu'il distingue en lui, la qualité de ses propos, le laisse parler; quand M. Laval se tait, le proviseur lui prend la main:

— Je voudrais avoir un fils comme vous, — fait-il.

Après Saint-Rambert, c'est le lycée Ampère, où le futur chef du gouvernement surveille les études des élèves de rhétorique supérieure. Ils ont un professeur de choix, dont la séduction intellectuelle fait déjà des ravages dans la société bourgeoise de Lyon; il publie des livres qui répandent son nom; il fait des conférences qui font courir toute la ville; il a de l'influence et du crédit. Il est même un privilégié du régime, puisqu'il a été boursier: il s'appelle Edouard Herriot. A l'égard du modeste répétiteur d'études, il est sans attitude; il ne le connaît pas. Herriot, cependant, lui aussi, vient du peuple, mais déjà la nature de ses succès, la qualité intellectuelle de ses activités l'en ont séparé.

* * *

M. Pierre Laval n'eut pas grand mérite à ne jamais perdre le contact avec le peuple. La voie toute nouvelle dans laquelle il allait s'engager devait l'y retenir obstinément. Le voici maintenant licencié ès sciences et licencié en droit. Il s'inscrit au barreau de Paris; l'orientation de son esprit, de son talent vers les chocs de classes, les associations professionnelles et l'organisation syndicaliste le désignent comme l'avocat qualifié dans les conflits du travail; sa réputation de militant est donc partie des prétoires où l'on concilie et non des clubs où l'on attaque. On ne le voit jamais à la tête de cortèges bruyants, mais à la barre où, revêtu de la toge, il invoque la légalité pour justifier les libérations nécessaires et délimiter les responsabilités; il est indispensable de noter ce fait qui le distingue d'Aristide Briand dont les écarts oratoires ont composé la première renommée. Au reste, nous retrouverons plus loin, sur le plan psychologique, des différences non moins accusées entre le président du Conseil actuel et son illustre ministre des Affaires étrangères.

Des classificateurs obstinés ont pu dire de M. Pierre Laval qu'il était un technicien de la politique sociale. Il est vrai qu'il a obtenu du Parlement dans sa quasi-unanimité un vote en faveur

de la loi sur les assurances sociales. Mais cela signifie-t-il que ce technicien soit un spécialiste? La formule serait fâcheuse. Une politique qui conditionne la vie du pays, le maintien de sa structure économique, de son système moral, ne peut pas être une spécialité. Elle est la politique tout court, dans son sens le plus vaste, le plus vrai du mot. Mais ce qui est exact, c'est que M. Pierre Laval a abordé par en bas un problème d'une ampleur inusitée, que le personnel politique de la bourgeoisie s'était accoutumé à traiter par en haut; avant lui, Clemenceau avait tenté la même opération: il avait échoué, et ses efforts conciliants avaient sombré dans la répression. Pourquoi? Parce que la marque originelle était trop forte et qu'il apportait dans ses tentatives d'apostolat des manières de hobereau.

Mais c'est évidemment un signe des temps que, pour la seconde fois en trois ans, — la première fois avec M. Tardieu, — un chef de gouvernement, appuyé par une majorité modérée, apporte dans l'exercice du pouvoir autre chose qu'une érudition traditionnelle sur les problèmes jamais résolus et toujours renaissants de la laïcité, de l'école unique, de la durée du service militaire et de la réforme de l'impôt. C'est un signe des temps qui situe l'homme dans son vrai cadre, celui des réalisations. Ce goût-là, on ne le prend pas toujours dans les formations intellectuelles pour lesquelles les programmes comportent plus de batailles d'idées que d'action véritable. Se souvient-on encore des sourires qui accueillirent la première déclaration ministérielle de M. André Tardieu? Il n'y était question que de millions et de projets. Personne n'y crut. On ne s'était pas encore habitué à entendre parler sérieusement. Et ce doute pesa sur une exécution que maintenant on commence à trouver urgente. M. Pierre Laval a puisé son réalisme à la source la plus pure: dans la masse paysanne et ouvrière, dont les besoins sont immédiats, chez le peuple qui n'attend pas, qui exige, qui veut.

M. Pierre Laval a fait l'épreuve de cette volonté dans la fameuse ceinture rouge de Paris, où il se présenta pour la première fois à la députation au printemps de 1914. Il fut élu comme socialiste dans la circonscription d'Aubervilliers. Etait-il socialiste dans le sens doctrinaire du mot? On peut se le demander, tant son rôle dans le parti demeure effacé et modeste. Si le syndicaliste qu'il était, et qu'il est encore avec conviction, avait trouvé une façon plus heureuse de s'incorporer, il l'eût préférée sans doute à un parti qui s'est laissé vieillir sans avoir vécu. Mais il n'avait pas le choix. Au reste, s'il n'apportait à son groupe qu'un enthousiasme mitigé, celui-ci le lui rendait bien. On le tenait à l'écart, on l'éloignait des commissions, on surveillait ses amitiés. Déjà, son indépendance inquiétait. Et puis, il était national. Il voyait Clemenceau, s'irritait avec lui des fautes commises, des lenteurs accumulées. Le sens aigu des intérêts permanents de la France les prenait l'un et l'autre au point qu'un jour, dans les bureaux de l'Homme enchaîné, Clemenceau, de son regard acéré fixa Pierre Laval, et lui dit:

— Mon petit, vous avez une personnalité. Ne laissez jamais comprimer votre individu. Le plus dur, dans les années qui vont venir, sera de ne pas perdre tout cela.

* * *

Lorsque Clemenceau arriva au pouvoir, son premier geste fut d'offrir à M. Laval un portefeuille dans son cabinet: celui-ci n'avait alors que trente-quatre ans. Mais le groupe socialiste, dirigé par Sembat et Renaudel, avait jeté l'anathème à celui qui allait devenir le Père la Victoire. M. Laval dut s'incliner et refuser; la paix venue, il vivait si peu sur sa réputation de partisan que Bokanovski lui offrit la première place sur la liste du Bloc National. Par élégance de cœur, plus que par solidarité d'esprit, M. Laval

n'accepta pas. Les socialistes lui en surent-ils quelque gré? Non pas. Sur leur liste, ils l'inscrivirent le dernier. Avec eux, du reste, il sera balayé par la vague bleu horizon, mais, par le chiffre des voix, le futur ministre était passé en tête avec une énorme avance. A ce moment-là, il aurait pu dire à ceux de son parti: « Les électeurs m'ont accordé une confiance que vous m'avez refusée, je m'en vais. » Il resta.

1920. Le Congrès de Tours, la scission dans le parti socialiste. Toute la section d'Aubervilliers, dont M. Laval est le chef, passe au communisme. L'opération a pour conséquence de faire sortir automatiquement M. Pierre Laval du parti S. F. I. O. Mais que dira-t-il aux anciens de sa section qui, ayant adhéré au bolchevisme, lui demandent de les suivre? Un matin, il reçoit, de la Commission exécutive du parti, une convocation rédigée dans le style des commissaires de police, « pour affaire vous concernant. Il se rend devant la Commission; là, il retrouve de vieux compagnons de lutte qui lui font fête, des jeunes qui sont méfiants. Après quelques mots, la glace fond. Comme jadis sur Compayré, le charme de M. Laval opère; ils le pressent de rester parmi eux; ils renuent des souvenirs, évoquent leurs combats d'hier.

— Mais quoi? — leur dit M. Laval, — vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez? J'étais déjà à l'extrême-droite du parti socialiste. On me considérait comme un modéré. Quelle sera ma place parmi vous? A quoi servira une modération qui était déjà suspecte aux socialistes? Elle vous compromettrait et moi aussi.

Il s'en va. Le dernier lien sentimental qui le retenait à son groupe est rompu. Il est seul. C'est l'état logique qui convient à un caractère de sa qualité. En 1923, il enlève la mairie d'Aubervilliers aux communistes; depuis, il l'a gardée. Voilà le fait caractéristique, nouveau, sans précédent dans l'histoire parlementaire de notre pays. Pour la première fois, un chef de gouvernement est en même temps le maire d'une cité populeuse, usinière, typiquement révolutionnaire. L'expérience, une fois de plus, justifiait M. Pierre Laval d'avoir accordé aux hommes plus de confiance qu'aux idées; dans les années qui vont suivre, la démonstration sera plus décisive encore. En 1924, il est tête de liste; le parti socialiste, avec qui la rupture est consommée, lui demande pourtant une place pour ses candidats au-dessous de son nom. Les mêmes aujourd'hui le traitent de renégat! Réélu, il entre en 1925 dans le cabinet Painlevé, comme ministre des Travaux publics; il assiste aux côtés de Caillaux qui l'a provoquée, à la rupture du Cartel. En 1927, il est élu sénateur de la Seine avec une écrasante majorité, qui comprend toutes les voix modérées. En février 1930, il entre dans le cabinet Tardieu, à qui radicaux et socialistes font une opposition sans répit. Que vont dire ses électeurs devant cette persistance dans l'évolution, ce renoncement obstiné aux partis d'origine, cette collaboration avec le capitalisme? Eux aussi reviennent de loin, et, s'ils ne sont plus passagèrement communistes, ou à l'extrême-gauche du parti socialiste, c'est qu'à leurs yeux M. Pierre Laval a fait ses preuves. Il n'a pas de références à produire, d'autorité à invoquer, d'investiture à solliciter. Il est un programme vivant, un symbole. L'efficacité de son action apaisante dans les conflits entre ouvriers et patrons n'a jamais été suspectée ni par les uns ni par les autres. N'est-ce pas miraculeux et faut-il s'étonner aujourd'hui que ses électeurs révolutionnaires ne songent pas à lui reprocher de prolonger au pouvoir la grande œuvre humaine qu'il a inaugurée à la mairie d'Aubervilliers?

* * *

« C'est avec le caractère plutôt qu'avec les idées qu'on gouverne. » Si Sainte-Beuve a dit vrai, nous ne manquerons pas de gouverner avec M. Pierre Laval. Ce long portrait est plutôt

l'histoire d'un caractère que celle d'une réussite. Au cours de sa carrière politique, M. Pierre Laval a connu quatre hommes : Clemenceau qu'il admire, Caillaux qui l'éblouit, Briand qui le séduit, Tardieu qu'il aime. Du premier, M. Laval se flatte d'avoir gardé tout ce qu'on ne soupçonnerait pas, si l'effort persistant de sa vie n'en était pas un saisissant témoignage : une volonté froide qui ne le détourne de rien; du second, le souvenir d'une intelligence étourdissante et ailée; du troisième, l'enseignement de la méthode; chez le quatrième, enfin, il goûte l'équilibre difficile, et si rarement réalisé, du caractère, du cœur et de l'intelligence. Si nous devions procéder par images, nous pourrions dire que Clemenceau est son modèle, Caillaux son livre préféré, Briand son alibi et Tardieu son ami.

L'opinion, qui se laisse volontiers gagner par les apparences, voit surtout le président du Conseil à l'image de M. Briand, dont il a, il est vrai, le procédé et l'attitude : la marœuvre du couloir, la flânerie parmi les groupes, la voix lente qui glisse les conseils, impose les suggestions. Mais, pour M. Briand, c'est un moyen de tâter le poulx, de prendre le vent, tandis que, pour M. Laval, c'est une occasion de persuader. M. Briand, pour convaincre, a son éloquence, qu'il adapte au goût du jour. M. Pierre Laval parle bien, mais il n'est pas orateur; son action s'exerce dans la diplomatie du tête-à-tête, dans l'art de l'enlacement; quand il monte à la tribune, le scénario est déjà prêt; si l'inattendu se produit, la difficulté le pique et le rend supérieur à lui-même. Il a un talent vigoureux, sobre, qui ne trouve son emploi que dans les instants délicats; il n'en abuse pas; l'effet de ses interventions, qui sont brèves, laconiques, est à ce prix. Au cours de la discussion du budget il montra qu'il n'était pas rebelle lorsqu'il le fallait aux opérations de force; il évita de poser la question de confiance aussi longtemps qu'il le jugea inutile; puis soudain il martela l'Assemblée en la posant cinq fois de suite. La Chambre déroutée, lui accorda une confiance qu'elle lui avait refusée quelques heures avant. A travers les détours apparents que la nécessité de composer avec les partis lui impose, le but reste donc intact. M. Briand, au contraire, négocie plutôt qu'il ne concilie : il lâche pour mieux reprendre; il abandonne le détail pour sauver l'essentiel, ou ajourne l'essentiel pour sauver le détail. Sa politique est en caoutchouc, toute d'opportunité et de compromis. M. Laval ne sacrifie rien que la forme, sur laquelle on le trouve prêt à toutes les concessions. Sous sa coquetterie nécessaire dans les couloirs, le travail de sa volonté est inséparable du procédé, qui est chez lui moins un système de gouvernement qu'un auxiliaire du caractère. Cependant, comme M. Briand, M. Pierre Laval a une force que le mécanisme déshumanisant du circuit politique n'a jamais entamée : l'intuitisme. Sous des dehors blasés, il reste l'homme de la terre. Il faut expliquer les côtés quasi mystérieux de son être par ce souci constant de garder, devant les plus graves événements, le contact avec la vie physique : d'où ce magnétisme animal qui lui fait comprendre les hommes par une sorte de phénomène d'osmose.

Cette pénétration intuitive trouve d'éclatants moyens de s'affirmer dans le maniement de cette puissance méliante, brutale, si difficilement malléable qu'est le prolétariat; en 1925, comme il était ministre des Travaux publics, une grève éclata dans la Sarre : elle prenait des proportions d'autant plus retoutantes que, tout proche de là, l'Allemand n'était pas fâché d'entretenir nos difficultés. M. Pierre Laval recevait plusieurs heures de suite, et pendant plusieurs jours les délégués des ouvriers. Il finit par aboutir; mais la conclusion parut boiteuse aux délégués mineurs :

— Eh bien, oui, — fit M. Laval, — elle est boiteuse. Dans la vie, il y a toujours un vainqueur et un vaincu, aujourd'hui, vous êtes le vaincu, vous prendrez votre revanche un autre jour.

Les mineurs s'en allèrent; on leur avait parlé le langage que la lutte quotidienne, âpre et sans trêve, leur fait aimer et comprendre.

La faculté essentielle de se tenir dans des arbitrages de cet ordre à l'extrême limite des concessions à enlever de part et d'autre assure à M. Pierre Laval une confiance égale de la part du patron et de l'ouvrier. C'est le secret de la victoire qu'il remporta dans le conflit des mineurs. On sait qu'une grève générale était imminente. Si elle n'éclata pas, c'est au président du Conseil qu'on le dut : on voit que la technique sociale n'exclut pas les succès d'intérêt public.

La méthode avait déjà fait ses preuves à la mairie d'Aubervilliers, où M. Pierre Laval est connu sous le nom de « notre Pierre », où tous les soirs, de 8 heures à minuit, avant d'être président du Conseil il écoutait s'exhaler la longue plainte humaine, les doléances de ses électeurs, où il rassurait ceux-ci rapprochait ceux-là, les regardait vivre en les aidant. Le lendemain du jour où il eut constitué son cabinet, il offrit un vin d'honneur. Ce fut une petite fête, émouvante, dont le souvenir chez M. Pierre Laval persistera sans doute, à côté de celui du baccalauréat. Il tient, de ce sentimentalisme, cette élégance de qualité qui lui a fait sacrifier le pouvoir à l'amitié qu'il porte à M. André Tardieu; et ceci est une nouveauté politique.

* * *

Ce flâneur donne l'impression que le travail de bureau ne lui est pas familier et n'est qu'accessoire dans son horaire journalier; en réalité, son intuition le sert curieusement : dans la pile de dossiers que, chaque matin ou chaque soir, ses collaborateurs déposent sur son bureau, il distingue du premier regard celui que l'actualité désigne par son importance, et, dans les mille aspects d'un problème il aperçoit le détail levier, litigieux ou difficile, celui qui peut tout simplifier ou tout compliquer. M. Tardieu synthétise par en haut, M. Laval par en bas. M. Tardieu filtre les questions et conclut avec l'essentiel; M. Laval part du détail pour aboutir à une conclusion; il analyse avant de résumer, tel est l'effet de sa logique personnelle, une logique humaine qui lui fait admettre par avance les éléments inconnus aujourd'hui, mais dont il pressent l'apparition pour demain.

M. Pierre Laval sourit de la rumeur qui l'accuse de manquer d'éclat intellectuel; il estime, en effet, que, si l'on ne peut pousser la culture jusqu'au point où elle se refuse elle-même, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on cesse d'en avoir besoin, il vaut mieux n'en point parler. Quant à la demi-culture, elle lui paraît d'autant plus dangereuse dans la vie politique qu'elle tend à déformer, par les situations qui se répètent, le jugement sain que l'on n'était pas hanté par le souvenir des rapprochements historiques.

Il faut se borner là. La vie politique de M. Pierre Laval n'est qu'à ses débuts; sa prodigieuse réussite valait qu'on y insistât. Mais l'avenir devant lui est trop vaste pour qu'on se prononce encore sur la vertu des résultats; l'homme est neuf, sans réplique parmi ses contemporains. Il n'a pas fini de nous surprendre et, selon le mot d'un de ses familiers, M. Paganon, le distingué rapporteur de la commission des Affaires étrangères, il demeure éminemment perfectible. Mais les assemblées ont-elles le moyen de l'y aider?

GEORGES SUAREZ.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les Journées d'étude de Juvisy

Parmi tous les facteurs qui influent sur le mouvement des idées, les réunions internationales jouent un rôle qui, sans être le plus important, n'est nullement méprisable. Aussi faut-il savoir gré à la *Société Thomiste* d'avoir conçu, il y a peu de temps, le dessein d'organiser chaque année des « Journées d'étude » qui seraient consacrées aux problèmes philosophiques de l'heure.

Le 11 septembre prochain se tiendra à Juvisy une réunion où sera étudiée la notion de « philosophie chrétienne ». Le matin, M. Forest, de l'Université de Poitiers, rappellera probablement les discussions qui mirent aux prises MM. Bréhier, Gilson, Maritain et d'autres et qui trouvèrent un écho dans toutes les revues spéciales. Dans la séance de l'après-midi, le Père A. Motte, O. P., proposera une solution doctrinale du problème qui très probablement soulèvera d'ardentes discussions : y a-t-il lieu, en effet, de parler d'une philosophie chrétienne? Qu'il y ait une vue chrétienne de l'Univers — une *Weltanschauung* — personne ne le conteste. Que cette vue chrétienne est pénétrée d'intelligence et devient objet de réflexion, c'est là encore un fait. Mais coïncide-t-elle, pour ce motif, avec une philosophie au sens commun de ce terme? Toute la question est là.

* * *

C'est l'an dernier qu'eut lieu la première Journée d'étude de la *Société Thomiste*. S'il est trop tôt pour parler de la prochaine réunion, on nous dira peut-être qu'il est trop tard pour rappeler les séances de 1932. Nous ne le croyons pas, puisque quelques détails rétrospectifs feront mieux comprendre le sens et la portée de la *Journée* de cette année.

On sait que la *Société Thomiste* fut fondée en 1922 par le Père Mandonnet, un des plus illustres et des plus sympathiques savants dont s'honorent les Dominicains français. Son but est de « promouvoir l'étude approfondie des doctrines de saint Thomas d'Aquin et de les proposer intelligiblement aux esprits contemporains ». D'un intérêt rigoureusement scientifique, elle s'exprime principalement par le *Bulletin Thomiste*, admirable instrument de travail, indispensable à quiconque veut se renseigner sur la littérature se rapportant à tout ce qui touche de loin ou de près au thomisme. « Sans renoncer du tout au bénéfice d'une magnifique tradition, le *Bulletin* (qui compte parmi ses rédacteurs une très forte majorité de Dominicains) tient à suivre avec sympathie l'effort intellectuel que le thomisme produit actuellement de toutes parts en dehors de ses cadres originels. Il s'emploie loyalement à exercer la discrimination qui s'impose ici et ne prétend aucunement accaparer le thomisme mais seulement le servir. »

De fait, la sympathie et la loyauté caractérisaient l'accueil que la *Société Thomiste* réservait, l'an dernier, à ses hôtes. Sur le plateau de Juvisy se détachent, clairs et lumineux sur la sombre verdure d'un petit bois, les bâtiments, simples et beaux des « Editions du Cerf ». Les tons apaisants du décor, les lignes calmes des larges baies, l'équilibre majestueux des plans et des volumes, la multiplicité librement et rationnellement voulue des points de vue, toute l'ambiance respirent la tranquillité de cet « ordre », qui semble avoir été la seule passion de l'illustre frère saint Thomas d'Aquin. Dans un cadre pareil, où tout célèbre à l'envi la paix du cœur et de l'esprit, on comprend mieux les directives des *Revue*s qui concentrent ici leur rédaction et auxquelles, même

les adversaires, permanents ou occasionnels, se plaisent à rendre hommage.

* * *

Une quarantaine de philosophes français, allemands, italiens, belges se trouvaient donc réunis le 12 septembre 1932 dans cette maison hospitalière pour s'y entretenir de la phénoménologie et de ses rapports avec le thomisme. M. Jacques Maritain présida la séance du matin, Mgr Noël celle de l'après-midi.

Le choix du sujet proposé ne pouvait être plus heureux. En effet, le mouvement phénoménologique représente un des courants les plus puissants de la philosophie allemande. De plus en plus il se répand à l'étranger. Des traductions de Max Scheler ont eu en France un succès mérité. Le chef de l'école, M. Edmund Husserl, a été invité il y a peu d'années à faire des conférences en Sorbonne et a édité ses leçons sous le titre *Méditations cartésiennes*. Par l'intermédiaire du maître de Husserl, Franz Brentano, la phénoménologie se rattache, du moins par certains côtés, à la philosophie traditionnelle de saint Thomas d'Aquin et d'Aristote. Elle a trouvé et trouve encore parmi les catholiques allemands d'ardents défenseurs et des détracteurs non moins ardents : la vie et l'œuvre religieuse de Scheler n'ont pas été sans influence sur cette lutte, qui, heureusement, semble s'apaiser.

L'intérêt d'une journée, comme celle du 12 septembre, n'était pas seulement documentaire, comme le dit M. Maritain dans son discours de bienvenue. Il était aussi de montrer si et comment phénoménologues et thomistes peuvent prendre les uns des autres une compréhension réciproque et si une amorce de communication intellectuelle entre écoles différentes peut ainsi être établie, qui ne relève d'aucun écueilisme et d'aucun esprit de conciliation facile, mais au contraire d'une intelligence précise des accords et des diversités, et surtout du sens propre de chaque doctrine. » (*Compte rendu*, p. 12.)

Pour exposer ce qu'est en elle-même la phénoménologie, les organisateurs avaient fait appel à D. Feuling, professeur à l'Université de Salzbourg. Son magistral rapport restera une des études les plus précises et les plus profondes de la phénoménologie. En peu de mots mais avec une grande richesse d'évocation, il situe la nouvelle école. Le positivisme qui, dans les milieux scientifiques de France, d'Angleterre et d'Allemagne, a suscité tant d'espoirs a fait faillite ; à la fin du XIX^e siècle on commence par s'en rendre compte sur une très vaste échelle. Dans certains cercles on revient à Kant et par une application plus radicale de la critique kantienne et de la méthode transcendentale, on espère de procurer à la science et à la vie humaine les fondements indispensables qui leur manqueront de plus en plus. » (D. Feuling, p. 20.)

Mais le néo-kantisme fait naufrage à son tour et des esprits nombreux se détournent de ce formalisme vide pour chercher dans la vie concrète la réponse à toutes leurs angoisses. Vivre, voir, palper ce qui est, respirer au rythme de l'histoire, créer ce qui se touche et se meurt : voilà peut-être le salut. Et voici Nietzsche avec son exaltation de la volonté souveraine, puissante, confiante, réalisatrice. Voici Dilthey et Simmel et Troeltsch qui, dans la compréhension de l'histoire vivante, cherchent la clef de tous les problèmes et le moyen de pénétrer le réel. Voici Bergson avec son admirable appel à une intuition qui coïnciderait avec l'élan vital et voici encore la nouvelle psychologie qui, d'emblée, prétend saisir les « ensembles » humains, individuels et sociaux. Voici enfin, exhumé d'un long oubli, le Danois Kierkegaard avec ses merveilleuses analyses de l'homme livré aux tortures morales. Cependant, toutes ces philosophies irrationalistes ne suffisent pas. Il est des hommes, qui, fidèles à l'intelligence, attendent le salut de la saisie intellectuelle des choses et ce sont, en ordre prin-

principal parmi les philosophes contemporains, les phénoménologues.

Comme les néo-kantiens, ils veulent atteindre ce qui est stable, intemporel, essentiel dans tout ce que nous croyons être. Ce ne sont pas les instants fugitifs qui importent ni les sensations dispersées qui s'évanouissent en apparaissant; ce qu'il faut, c'est la loi qui demeure et qui fait que chaque « chose » est ce qu'elle est en elle-même. Mais alors que les néo-kantiens croient que l'esprit ne peut atteindre qu'une seule loi, celle de son activité de penser, de vouloir, de sentir, les phénoménologues, d'accord en cela avec les thomistes, sont persuadés de pouvoir saisir l'essence de tous les contenus qui s'offrent à la conscience, comme « matière » de son activité. Appelons *a priori* l'ensemble des conditions qui déterminent une structure permanente, nous dirons que pour les néo-kantiens *l'a priori* est purement formel (c'est-à-dire vide de tout contenu) puisqu'il ne s'applique qu'à la pure activité de l'esprit. Pour les phénoménologues, au contraire, *l'a priori* est matériel, puisqu'il n'est autre que l'ensemble des notes essentielles qui constituent en eux-mêmes les actes, les attitudes, les données de la conscience.

En ce sens, la phénoménologie se base sur l'expérience, et sur l'expérience totale, la plus immédiate qui soit : celle qui est *vécue* dans la perception pure. Ce qui intéresse les disciples de Husserl, ce n'est donc pas la manière dont l'homme *pense* une fleur, mais ce qui fait qu'une fleur est une fleur et pas autre chose. Toutefois, à l'encontre des empiristes qui se cantonnent dans le sensible et ne veulent pas en sortir, même lorsqu'ils fabriquent des idées en collectionnant des ressemblances, les phénoménologues tendent à dépasser la sphère de l'observation sensible pour saisir non pas cette fleur, telle qu'elle m'apparaît en ce moment, dans ce coin de mon jardin, avec ce coloris et cette forme, mais ce qui dans cette fleur fait qu'elle est ce qu'elle est, fleur et elle-même.

Le processus par lequel les phénoménologues croient atteindre l'essence dans l'expérience immédiatement vécue, et qui consiste à dégager par un acte spirituel spécial le contingent du nécessaire, s'appelle la *réduction eidétique*. La question se pose ici de savoir si ce terme exprime oui ou non (mais d'un autre point de vue) ce que les aristotéliens appellent abstraction. Ce qui est certain, c'est que la « vision phénoménologique de l'essence » n'a rien à voir avec l'abstraction telle que l'entendent les empiristes; il est plus difficile de savoir exactement si elle se rapproche plus de la philosophie de Platon que de celle d'Aristote.

Il est évident que la méthode inaugurée par M. Husserl est capable de renouveler toute la pensée moderne en lui réapprenant l'analyse méthodique des « objets ». Aucun parti pris, aucun préjugé, aucune idée préconçue, aucun esprit de système au point de départ, tel est le mot d'ordre. L'ascèse intellectuelle du dépouillement le plus absolu, telle est la règle. La libération la plus complète de tout ce qui est subjectif dans notre moi individuel et dans notre moi social, voilà l'idéal pour l'attitude initiale. Ce qui importe, ce ne sont pas les opinions philosophiques et encore moins les formules, c'est la pénétration du réel, tel qu'il est. Il s'agit de le connaître « de maître » en lui et « avec » lui. Sur ce point, il est indéniable que le thomisme s'accorde avec la phénoménologie.

Il en va tout autrement dès qu'il s'agit d'édifier un « système » sur la « méthode ». D. Feuling a admirablement esquissé le dernier stade de l'évolution « idéaliste » de M. Husserl et indiqué avec justesse les lignes maîtresses de la métaphysique « réaliste » de M. Heidegger. Idéalistes ou réalistes, les phénoménologues eux-mêmes ne sont plus d'accord ici et les discussions de Juvisy, auxquelles prirent part deux disciples très distingués de M. Husserl, Fr. Edith Stein et M. Alexandre Koyré, ont clairement fait ressortir les divergences. Notre savant compatriote, le P. Kremer, auquel la *Société Thomiste* avait confié la tâche de faire rapport sur la *Phénoménologie comparée avec le thomisme*, l'a bien fait

remarquer : « Le réalisme de la phénoménologie est affirmé par M^{lle} Stein, ainsi que par M. Söhngen et le R. P. Delannoye, tandis que M. Koyré le met en doute et que M. Forest le conteste positivement au nom de l'attitude initiale de M. Husserl. » (*Compte rendu*, p. 92). Pour nous — et ce fut le sens d'une de nos observations — nous nous demandons avec le P. Kremer « si la phénoménologie doit nécessairement se cantonner dans l'analyse transformée en système définitif... Etant objectiviste par nature, elle devrait, correctement appliquée, mener au réalisme intégral » (p. 94).

Certes, il y aurait bien des nuances à affiner ici : nous ne pouvons songer à le faire. Que nos lecteurs, qui s'intéressent à ces questions, lisent le *Compte rendu* de la Journée du 12 septembre, paru aux *Éditions du Cerf*, Juvisy : il serait vraiment étonnant s'ils ne recueillaient pas des fruits abondants de leur lecture.

* * *

Les réunions d'étude sont parfois uniquement instructives par leurs discussions en séance et parfois uniquement par leurs conversations particulières. A Juvisy, dans une atmosphère de confiance cordiale, — alors que les invités représentaient plusieurs nations, plusieurs « sectes » philosophiques et même des opinions religieuses différentes, — toutes les heures, trop rapides, hélas ! furent également bien remplies. A table comme au jardin, dans les groupes et dans les apartés, dans la communication des souvenirs et des projets, ce fut avec l'échange amical et animé des idées le contact immédiat des cœurs. M. Maritain le relevait avec émotion en conclusion du toast qu'il prononça au déjeuner : « A une époque où dans l'ordre temporel les passions particularistes sont excitées au suprême degré, l'obligation de maintenir et de développer une collaboration intellectuelle internationale s'impose plus que jamais à ceux qui ont souci du bien commun de l'esprit : le modeste travail en commun que nous faisons aujourd'hui prend à ce point de vue une valeur que je voudrais pouvoir appeler allégorique. »

C'est sous le signe du « bien commun de l'esprit » que se réuniront dans quelques jours ceux qui auront le bonheur de participer à la deuxième Journée d'étude de la *Société Thomiste* : nos meilleurs vœux les accompagnent.

EDGAR DE BRUYNE,
Professeur à l'Université de Gand.

Carnet de vacances

LES OSSEMENTS DE RONSARD

Ainsi donc, on aurait identifié, à Saint-Cosme-les-Tours, les ossements de Ronsard. Crâne brachycéphale, traces d'une arthrite cervicale, le pragnathisme du menton et la petitesse des maxillaires : l'infailibilité des experts est toute pareille à la femme de César. N'allons pas soupçonner les experts. Et réjouissons-nous d'honorer le poète au lieu même de sa sépulture.

Le plus grand poète de la nature, et sans doute le plus grand poète français. En ces jours encore pleins de soleil, qu'il fait bon relire le *Hocage* ! Puisque :

*Rien de nous ne reste en la bière
Qu'une vieille carcasse d'os*

(que se disputent, aux fins d'expertise, les Akakias de l'avenir), ordonnons à notre tour la fête de septembre. Qu'un autre Corydon — qui ne soit point d'André Gide

*Achète des abricôs,
Des pompons, des artichôs.*

...Et puis, nous irons nous étendre, au frais de la rive, tout un jour.

Ce pèlerinage de Saint-Cosme n'est qu'une vaine offrande aux mânes de Ronsard. Le poète réclame d'autres hommages : que nous goûtions ses vers en mangeant ces « pompons ». J'abandonne aux archéologues le squelette du prieuré tourangeau. Il me suffira d'emporter, « dans quelque antre moussu » ou « sous les verts bocages », le livre des *Amours* à Marie, à cette Marie dont M. Abel Le franc aurait bien tort de mettre en doute l'existence, puisqu'elle vit, immortelle et douce, au chant dévotieux des sonnets.

EN REGARDANT JOUER POLO

J'observe du coin de l'œil un petit garçon de huit ans. Il finit de construire un garage, avec plan incliné. Hier, au Grand Bazar, il a choisi une automobile dont la malle arrière s'ouvre et se ferme. Il rêve d'une pompe à essence : « Elle ne coûte que cinq francs ! » Car les petits garçons d'aujourd'hui connaissent la valeur des francs et des centimes. Un cahier de dessin traîne sur la table. Je le feuillette, au hasard : l'autobus à six roues, bondé de voyageurs, est en partance pour Beauraing. Car Polo a le sens de l'observation : il n'a garde d'oublier que, sur la route de Dinant, il a compté, arrêtés à un passage à niveau, plus de cent cinquante voitures et une trentaine de cars à pèlerins. Quand nous sortons ensemble, il ne manque pas de me signaler le capot de la De Soto, es pare-chocs de la Citroën et la ligne surbaissée de la nouvelle Chevrolet. Ce petit bonhomme écrit à ses parents. La lettre est vivante et pleine de fautes. Mais le mot « cabriolet » échappe au désastre orthographique...

Quand j'avais huit ans, nous jouions au *poup-mam* (papa-maman) et je lisais des contes de fées. J'ignore encore ce que c'est qu'un moteur à échappement. Je n'en suis pas autrement fier, d'ailleurs.

Une génération de mécanos se lève. Pour dépanner la machine ronde, ce ne serait pas trop de toutes ces « salopettes ». Le malheur est que les rouages n'ont jamais grincé à ce point. L'âge de la mécanique est aussi l'âge des ratés. Henry Ford n'a pas fait le bonheur de son peuple. Laissons nos petits garçons jouer avec les autos, puisque c'est leur plaisir. Mais il ne serait pas inutile de leur rappeler, à l'occasion, que le meilleur moteur *in the world* n'est pas nécessairement un 8-cylindres en ligne.

AU VILLAGE

Un de ces calmes villages de l'Entre-Sambre-et-Meuse, proche la France. Les nonis en *-ée* ont une consonance féminine. C'est là qu'il faut chercher le repos, détendu.

Le tortillard s'arrête à une demi-lieue. La garde-barrière reste fidèle aux tournesols. Rien n'a changé. Un chemin vicinal appartient au troupeau des vaches qui, matin et soir, de la ferme à la pâture et de la pâture à la ferme, processionnent. Le vacher n'y met nulle hâte. N'allez pas lui rompre les oreilles à coups de trompe ou de klaxon. Il saluera poliment et vous dira : « Monsieur, j'ai fait le nécessaire. » Oui et oui !

Devant les maisons blanches et larges, coiffées d'ardoises, le fumier, par monceaux. Une branche de genévrier suspendue au-dessus de la porte est l'enseigne discrète d'un café. La route monte, avec des virages et des rétrécis : autant de défis au code de l'automobiliste. J'ai reconnu la porte de la grange où j'avais inscrit, l'autre été, le poids des paniers de prunes. Voici les lauriers-roses, la chatte au soleil, l'ombre accueillante du corridor et le sourire de la bonne hôtesse.

J'ai descendu dans mon jardin, dans mon vieux jardin retrouvé. La campagne est toujours fleurie. La Notre-Dame de la Chapelle a gardé son manteau royal. Chacun me dit le bonjour,

J'apprends le prix des avoines, que le vent a tourné au nord-est, et que les porcs gras sont en hausse. Les gens s'appellent ici : Albine, Alzire, Aril. C'est charmant, imprévu et plein de bonhomie. Et comme je prends le frais, au soir, sur le banc de pierre, une vache ayant niéglé au détour du chemin : « Ici, Radio-Gimmée ! » murmure mon vieil ami.

UN VIEIL HOMME VIENT DE SE PENDRE...

Un paysan hongrois vient de se pendre à la porte de sa maison le jour de ses cent ans. Dans un billet qu'il adresse aux invités, le bonhomme déclare qu'il en a assez de la vie toujours la même. Dire que d'aucuns se félicitent d'être nés au siècle le plus riche en hasards !

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

A parler franc, le centenaire avait raison. Rien ne ressemble plus à cette année que l'année qui la précéda. Nous confondons dispersion et diversité. L'agitation est notre loi ; le conformisme, notre lot.

Nos pères auront connu la poésie bigarrée du costume, les imprévus de la diligence, le coup de foudre que faisait une révolution au Mexique. Il n'y a plus de pays neufs. Il n'y a plus de forêts vierges. Les wagons-lits ne sont même plus européens. L'employé des douanes de Lisbonne est vêtu comme le vérificateur à Melbourne. Toutes les automobiles sont pareilles, comme nos chapeaux, comme nos maladies, comme les pommes que nous mangeons, comme les romans qu'on nous fait lire. Et les conférences internationales sont tellement interchangeable qu'il suffit de mettre Londres au lieu de Rapallo, M. Daladier au lieu de M. Tardieu et M. Mac Donald au lieu de M. Mac Donald.

Il n'y a qu'une chose qui m'étonne : que ce paysan de Hongrie, amateur toujours déçu de nouveautés toujours fuyantes, ait attendu, pour se passer la hart au col, d'avoir cent ans.

PLACE AUX PAUVRES !

Sur le pavé de la chaussée, en pleine agglomération industrielle, en pleins « coronas », un peloton multicolore — ils sont plus de cent coureurs, roue dans roue — s'étire dans un bruit d'horlogerie. D'une double haie de curieux partent encouragements et lazzi. Car le peuple est badaud et ne se lasse pas d'un spectacle qui se répète chaque dimanche. Le « Tour de Belgique » devient le cortège de la *Juive*. On prend les mêmes et on recommence !

Cette fois pourtant, me suis-je laissé dire, il y avait quelque chose de changé : la course cycliste était une course rouge. Le P. O. B. a ses journaux, ses coopératives, ses banques, voire ses banqueroutiers. Il prétend avoir ses sportifs. Tous les pédaleurs que je vois sont des prolétariens conscients et organisés. La route est belle. Au demeurant, des camions de propagande suivent la file indienne et bariolée : « Union des Travailleurs », « Syndicalistes de Paris », « Mutuellistes de Parlà ». Une banderole m'a frappé soudain : « Place aux pauvres ! » ordonne-t-elle en lettres sang de bœuf. Un embarras de circulation a ralenti la caravane. L'auto s'arrête à ma hauteur. Vautrés sur les coussins, débrillés, ivres morts, quatre commissaires responsables — responsables de tout, sauf d'eux-mêmes — commentent à leur façon — qui n'est pas la plus digne — l'impératif de la banderole catégorique.

« Place aux pauvres ! » Hardi ! les malheureux coureurs, les suants, les soufflants, les fourbus, les crevés ! Il y aura toujours, derrière vous, sur le velours de l'automobile, des meneurs à la remorque et des pionniers bien assis !

Mais j'ai vu plus d'un Jean Prolo qui ricanait.

ÉLOGE DE LA PARESSE

Je termine ici ce carnet de vacances. Je le termine sur une confiance qui me fait honte : je suis devenu paresseux.

Le directeur de la *Revue catholique* partait se reposer (lui aussi!) Il m'a réclamé un article sur ce ton aimablement comminatoire que savent seuls adopter les amis. Le chômage du 15 août (encore le chômage!) avait fait « sauter » mon troisième carnet hebdomadaire. Mais j'avais gardé les épreuves dans mes cartons. Qui dira les précieux, les gentils avantages du travail déjà fait sur le travail à faire? J'avais des épreuves imprimées, vous dis-je. Il n'était que de les rajourner un tantet. C'est à ce camouflage que je viens de me livrer. J'ai remplacé août par septembre, biffé la canicule, sacrifié le feuillet d'actualité dépassée. Et me voici, quinze jours

en retard, fidèle au fol calendrier de ma nonchalante fantaisie.

Je m'en confesse et je m'en félicite. Car c'est bien mieux ainsi. Mon carnet n'aurait pas été « de vacances », si je n'avais osé intervertir quelques feuillets. La seule excuse de ces propos est qu'ils soient à bâtons rompus. Septembre : on rentre. Je reçois le programme des cours, la liste des récipiendaires, un horaire qu'il faudra respecter, des dates qui vous obligent à quelque chose... Parce que j'ai triché, heureux comme un potache, parce que j'ai fait resservir de la copie qui n'aurait pas servi, parce que je me suis reposé le septième jour, je reprendrai mes cours sans regrets, sans remords.

FERNAND DESONAY,

Professeur à l'Université de Liège.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le II^e Congrès international de l'Enseignement secondaire catholique

C'est à la Belgique, à l'occasion du Centenaire, spécialement à la Fédération nationale de l'Enseignement secondaire catholique, tout particulièrement à M. l'abbé Hiers, professeur à l'Institut Saint-Louis (Bruxelles), organisateur de premier plan et incomparable animateur, que revient l'honneur de cette brillante et féconde initiative d'un Congrès où se rencontreraient les maîtres de l'enseignement secondaire catholique de toutes nationalités. Assurément, l'idée était en l'air, à notre époque d'internationalisme, mais il fallait la capter et la réaliser. Un petit pays central tel que le nôtre était prédestiné à cet effet et notre capitale fut, en 1930, le siège du premier Congrès qui connut un succès inespéré. Il y fut résolu la création d'un Comité permanent qui d'abord entreprendrait la publication d'une Etude comparée de l'Enseignement secondaire catholique du monde entier, distribuée en trois volumes dont le premier paraîtra incessamment : Europe, Amérique et Australie, Pays de missions. A ce même Comité central incombrerait la charge d'organiser les Congrès par triennat. Le Comité central fut composé de MM. Corcoran, professeur d'éducation à l'Université de Dublin, président; Schroeteler, « référent » du Bureau central des Organisations scolaires catholiques d'Allemagne; R. P. Morel, vice-président de la F. E. M. C. B.; Van den Broeck, délégué de l'Association des Instituteurs catholiques de Saint-Bonaventure de Hollande; l'abbé Hiers, secrétaire perpétuel. C'est à La Haye, du 31 juillet au 5 août, que fut convoqué le Congrès dans les superbes installations du Lycée des jeunes filles. Placé sous le haut patronage de l'Internonce apostolique, Mgr Schioppa; Mgr Jansen, archevêque d'Utrecht; Mgr Aengenent, évêque de Harlem; Mgr Diepen, évêque de Bois-le-Duc; Mgr Hopmans, évêque de Bréda; Mgr Lemmens, évêque de Ruremonde; MM. Ruys de Beebroeck, ministre d'Etat; van Schack, ministre de la Justice; Deckers, ministre de la Défense; Verschuur, ministre des Affaires économiques et de l'Agriculture, le Congrès de La Haye réunissait 260 participants appartenant à 21 nationalités, y compris l'Amérique, parmi lesquelles la Hollande, la Belgique, la France, l'Irlande, l'Allemagne, le Canada et l'Espagne étaient représentés par de

fortes délégations. Aux télégrammes officiels envoyés, il fut répondu avec une souveraine bonne grâce par les deux Reines, avec une paternelle bienveillance par le Saint-Père et son représentant à La Haye que la maladie avait tenu éloigné du Congrès.

* * *

Suivant le plan général qui avait été tracé par M. Hiers, le Congrès, dans sa première phase, ouvrit une enquête sur la situation pédagogique internationale de l'après-guerre, confronta les principaux courants de la pédagogie moderne avec la philosophie catholique, passa en revue les innovations pédagogiques des différents pays pour noter les résultats obtenus et constater les déficiences. Dans sa deuxième phase, le Congrès, descendant sur le terrain des applications, entreprit l'étude critique de l'*Ecole active* ou *nouvelle*, et soumit à son examen le lycée classique, le lycée moderne et le lycée pour jeunes filles. Parmi les questions de la nouvelle méthodologie il traita de la sanction, de l'enseignement de l'art et du dessin, de l'enseignement des sciences. Dans sa dernière phase, il couronna ses travaux par l'étude du rôle du professeur ecclésiastique et laïc dans l'apostolat, celle de la mission pacificatrice de l'enseignement catholique et répondit finalement à cette grave question : Qu'attend l'Université de l'Enseignement secondaire?

Il suffit de faire connaître ce canevas qui est une puissante synthèse pour faire apprécier l'importance de ces assemblées de professionnels se plaçant résolument en face des réalités présentes, les fouillant jusqu'au tuf pour en faire jaillir des lumières qui profiteront à tous. Il importe souverainement aux hommes d'enseignement de ne pas limiter leur horizon à leur propre pays, mais de l'ouvrir largement sur les autres peuples, de les embrasser même dans une vue d'ensemble pour s'éclairer par l'expérience universelle.

Le lecteur n'attend pas de moi un compte rendu détaillé de ces magistrales assises qui, d'ailleurs, paraîtra dans l'organe de la Fédération, *Nova et Vetera*. Il ne trouvera ici qu'un crayon, non un tableau, quelques notations essentielles, non pas une analyse complète. De l'assemblée d'ouverture consacrée aux paroles de bienvenue et aux généralités je ne retiendrai que la conférence de M. Henri Goffinet sur *La Grandeur et la Primauté de l'Enseignement chrétien*. Le thème de ce discours, que nous reproduisons

d'autre part, tient en ces mots : « Eternelle dans son activité, l'œuvre de l'Enseignement, œuvre de l'esprit, domine tous les temps et toutes les vicissitudes... Nous récoltons la moisson préparée par nos prédécesseurs, nous semons pour la génération future. On connaît l'élévation de pensée et la beauté d'expression de cet orateur de marque. Son succès fut éclatant et je tiens d'un excellent témoin belge que les auditeurs français ne revenaient pas de leur surprise et de leur admiration, n'ayant pu s'imaginer, avant cette révélation, que la Belgique fût capable de produire un talent qui peut affronter la comparaison avec les maîtres de l'éloquence française d'aujourd'hui ».

Avant la lecture et la discussion des rapports nationaux, M. Behn, professeur de pédagogie à l'Université de Bonn, a jeté un coup d'œil sur la situation pédagogique internationale des quinze dernières années. Avant la guerre, la Pédagogie était dominée par le libéralisme avec son individualisme et son subjectivisme. « Depuis la guerre, observe M. Behn, un revirement s'est produit et l'on constate dans cette sphère une tendance à se rapprocher de la philosophie *perennis*. Il estime aussi que la Pédagogie moderne, moins classique, plus romantique, affectionne le sport et la nature pour les mettre au service de l'éducation. Avec un optimisme qui me semble exagéré, il est d'avis qu'il ne faut pas trop s'émouvoir de l'extrémisme de la jeunesse volontiers radicale et que, si elle s'écarte de l'intellectualisme et de l'humanisme, elle y sera partiellement au moins ramenée par d'impérieuses raisons pratiques. Puisse ce vœu s'accomplir ! La jeunesse ferait maintenant sa rougeole romantique et sportive ; laissez tomber la fièvre, elle reviendra, sous l'empire des nécessités, aux traditions classiques ».

Dans le défilé des représentants des groupes nationaux enquêtant sur la situation pédagogique internationale, l'Allemagne était représentée par M. Behn, de Dusseldorf. Dans son rapport il y a lieu de souligner l'importance donnée en Allemagne à l'enseignement artistique et surtout l'orientation de plus en plus marquée vers l'école unique, avec, pour fin propre, la formation intégrale de l'homme normalement adapté à son temps.

Il semble manifeste que l'école, le collège d'Etat, unique et monopolisateur, creuset où s'élabore l'esprit nationaliste, doit triompher en Allemagne.

Le R. P. de le Court, S. J., a présenté sur la Belgique un rapport très judicieux, calqué exactement sur les faits. Quelques timides innovations : accroissement du nombre d'élèves de l'enseignement secondaire et légère variation de leur provenance ; question du surmenage ; nouvelles tendances dans la formation religieuse caractérisées par la préférence donnée à la dogmatique sur l'apologétique, la culture de la liturgie, l'initiation sociale, la J. E. C. et le scoutisme, la préoccupation missionnaire ; nouvelles tendances dans la formation intellectuelle — la question de l'examen de sortie, création de nouvelles revues, accession importante des jeunes filles aux humanités gréco-latines ; formation physique favorisée par les sports et les colonies scolaires ; formation pédagogique par la création de l'Ecole louvaniste de pédagogie et psychologie appliquée, par l'Institut Saint-Thomas, etc. : en ce peu de mots tient tout l'essentiel. Ce qui est remarquable chez nous, c'est que notre esprit traditionaliste ne cède que modérément et graduellement aux innovations et que, contrairement aux réformes sociales, la Belgique pédagogique n'est pas un terrain d'expériences. Par ailleurs, que la routine n'étouffe pas le progrès !

Avec quelle sympathie on dut accueillir à la tribune le délégué de l'infortunée Espagne le R. P. Henriquez Oriá, jésuite, et avec quelle poignante tristesse l'entendre dresser le triste bilan de la persécution scolaire : homologation par les Cortès des décisions des Loges, monopole d'Etat absolu, fermeture des collèges et écoles ecclésiastiques, confiscation de toutes les maisons et collèges de

la Compagnie de Jésus, interdiction d'enseigner faite aux religieux sous peine de la « nationalisation » de leurs biens, fermeture le 1^{er} octobre des collèges et écoles de religieux ne donnant pas l'enseignement primaire et fermeture en janvier 1934 des écoles primaires, c'est-à-dire près de deux millions d'enfants privés de l'instruction.

Ajoutez à ces mesures l'universelle laïcisation aux trois degrés, l'éducation mixte introduite dans l'enseignement primaire, moyen et normal. Mais aussi, avec quelle joie et quelle fierté les congressistes ont entendu le rapporteur annoncer que faisant front à cette persécution un vaste mouvement s'organise pour la défense de l'école catholique : *Confédération nationale des Pères de famille*, à Madrid, réunissant plus de 10,000 adhérents, *Fédération des Amis de l'Enseignement*, *Confédération nationale des Familles et Amis des Religieux*. Ces organismes défendent pied à pied les derniers lambeaux de la liberté, le droit des religieux pris individuellement, le droit d'option des pères de famille, et s'efforcent de gagner l'opinion tout au moins au respect des minorités.

L'Espagne doit recommencer la croisade contre l'infidèle, contre le Triangle maçonnique plus redoutable que le Croissant de Mahomet.

Je me borne à signaler ici le rapport pour la France de M. Bertier, directeur de l'Ecole des Roches, fondée par Demolins, instaurant un type d'éducation à la mode anglo-saxonne dans un large esprit de liberté et avec prédominance de la culture sportive. M. Bertier a fait connaître les imitations de l'école normande et s'est appesanti sur l'introduction des méthodes Montessori et Decroly dans l'école primaire, voire secondaire. On sait que la méthode nouvelle ou active fait grande place à la spontanéité de l'élève et réduit la part du maître à la direction, au contrôle de l'activité de l'élève.

M. Van den Broeck relève deux traits principaux de la situation scolaire en Hollande : la concentration des matières tendant à l'unification des divers types d'écoles et la prospérité des lycées pour jeunes filles.

La culture générale n'y est pas comprise comme chez nous ; elle consiste moins dans une formation harmonique des facultés que dans l'étendue et la variété des connaissances.

L'enseignement en Irlande, comme en témoigne le R. P. Mcquaid, est intégralement et positivement catholique et baigne dans le nationalisme par l'étude de la langue et de l'histoire, sans perdre le contact international.

Le R. P. Barbera, rédacteur de la *Civiltà*, a montré la sage défiance de l'Italie à l'égard des méthodes rénovatrices. Il a surtout parlé de l'enseignement primaire. La méthode Montessori n'y est pas aussi en vogue qu'on le prétend ici ; on s'efforce d'y tempérer les théories radicales sur la liberté de l'enfant. La méthode Agazzi, qui identifie l'école à la maison, jouit d'une plus grande faveur. Son *Musée des pauvres*, où les objets les plus communs et sans valeur servent au développement intellectuel des enfants, mieux que le matériel artificiel et compliqué de M^{me} Montessori, est en possession de l'estime générale. La réforme Gentile a introduit au degré primaire la meilleure partie des méthodes de l'école active, donnant large champ à l'expression spontanée de l'enfant ; au degré secondaire, elle a introduit la forme idéaliste et historique dans l'enseignement de la philosophie. On sait que la Convention de Latran a rétabli dans les écoles et collèges l'enseignement religieux que la réforme Gentile avait exclu pour la remplacer par la philosophie. Enfin, notation de la plus haute importance, l'éducation fasciste de toute la jeunesse des Balilla subit une certaine influence modératrice, grâce à l'enseignement religieux et à l'Œuvre des chapelains encadrée dans l'organisation nationale des Balilla.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.